

P.R.I.S.M.I

Pour une recherche interdisciplinaire sur le monde italien
Revue d'études sur les arts, la littérature
et l'histoire de l'Italie et des Italiens

Revue fondée en 1996 par

Bruno Toppan

Comité scientifique

Membres extérieurs

Perle Abbrugiati (Université d'Aix-Marseille), Jean-Philippe Bareil (Université de Lille), Maurizio Bertolotti (Istituto Mantovano di Storia Contemporanea, Mantova), Stefano Carrai (Università degli Studi di Siena), Simone Casini (Università degli Studi di Perugia), Marinella Colummi Camerino (Università Ca' Foscari di Venezia), Emanuele Cutinelli Rendina (Université de Strasbourg), Bruno Falcetto (Università degli Studi di Milano), Denis Ferraris (Université Sorbonne Nouvelle – Paris III), Giulio Ferroni (Università di Roma La Sapienza), Daniele Fiorentino (Università Roma Tre), Didier Francfort (Université de Lorraine, CERCLE, Directeur de l'Institut d'Histoire Culturelle de Lunéville), Jean-Yves Frétygné (Université de Rouen), Claudio Gigante (Université libre de Bruxelles), Franck La Brasca (Université François Rabelais de Tours), Giovanni Maffei (Università di Napoli Federico II), Christophe Mileschi (Université de Paris Ouest Nanterre), Giuseppe Monsagrati (Università Roma Tre), Giuseppe Nicoletti (Università degli Studi di Firenze), Matteo Palumbo (Università di Napoli Federico II), Giovanna Rosa (Università degli Studi di Milano), Matteo Sanfilippo (Università La Tuscia di Viterbo), Xavier Tabet (Université de Paris VIII), Brigitte Urbani (Université d'Aix Marseille), Gérard Vittori (Université de Rennes II)

Membres du centre de recherches L. I. S.

(Littérature, Imaginaire, Sociétés)

Université de Lorraine

Claudia Bianchi, Giorgia Bongiorno, Pérette-Cécile Buffaria, Joseph Cadeddu
Elsa Chaarani Lesourd, Fabrice De Poli, Denis Fachard, Patrizia Gasparini,
Andrea Manara
Elise Montel, Rachel Og Monteil, Oreste Sacchelli, Laura Toppan, Estelle Zunino

Directrice de la revue : Elsa Chaarani Lesourd

Administration du L. I. S. : Isabelle Villermain Lécolier

Coordination de ce numéro

Jean-Philippe Bareil, Maurizio Bertolotti, Claudia Bianco,
Giorgia Bongiorno, Pérette-Cécile Buffaria, Simone Casini,
Elsa Chaarani, Marinella Colummi Camerino, Denis Ferraris,
Giulio Ferroni, Daniele Fiorentino, Claudio Gigante,
Giovanni Maffei, Andrea Manara, Giuseppe Nicoletti
Matteo Sanfilippo, Xavier Tabet, Laura Toppan

Université de Lorraine – Centre de recherches L. I. S.
(Littératures, Imaginaire, Sociétés)

P. R. I. S. M. I.

Numéro 11

**IPPOLITO NIEVO
ET LE *RISORGIMENTO* ÉMANCIPATEUR**

Actes du colloque des 23-25 juin 2011

Textes rassemblés et présentés
par Elsa Chaarani Lesourd

Année 2013
Université de Lorraine – Centre de recherches L. I. S.
(Littérature, Imaginaire, Sociétés)

Le colloque *Ippolito Nievo et le Risorgimento émancipateur* a été organisé grâce au soutien de :



Romania
di studi internazionali



Dipartimento



1861 > 2011 >>
150° anniversario Unità d'Italia



Festival du film Italien
de VILLERUPT



IPPOLITO NIEVO ET LE *RISORGIMENTO* ÉMANCIPATEUR

Il numero undici è il mio più fedele alleato ; mi accompagna dovunque, mi protegge sempre, mi sorride continuamente. Se avessi voce in capitolo lo consiglierei al Conte di Cavour invece di Napoleone III ed a Mazzini invece di Dio e del Popolo. Dio il popolo, e perfino Napoleone III (guarda la mia malignità !) possono andar soggetti a qualche dubbio poco reverente ; il numero undici è e starà sempre, senza far male a nessuno.

LETTRÉ D'IPPOLITO NIEVO A BICE MELZI GOBIO, 11. 11. 1860.

Le numéro onze est mon plus fidèle allié ; il m'accompagne partout, me protège toujours, me sourit continuellement. Si j'avais voix au chapitre, je le conseillerais au comte de Cavour à la place de Napoléon III et à Mazzini au lieu de Dieu et du Peuple. Dieu, le peuple et même Napoléon III (tu vois ma méchanceté !) peuvent toujours être sujets à quelque doute peu respectueux ; le numéro onze est et sera toujours, sans faire de mal à personne.

Le comité scientifique de la revue PRISMI est heureux d'offrir le numéro 11 de sa collection à Ippolito Nievo, cet écrivain qui s'attribuait onze âmes¹.

1 « Delle anime, amici, io ne ho cinque, io ne ho sette, io ne ho undici ; una di più di quei dieci Marii che Silla vedeva agitarsi nel petto di Cesare. Uh ! ... ve lo dico sul serio ! » [NIEVO Ippolito] (pseudonyme Sssss), *Attualità*, in «L'Uomo di Pietra», 27 febbraio 1858 et in IDEM, *Scritti vari*, in *Tutte le opere narrative di Ippolito Nievo*, a c. di F. Portinari, Milano, Mursia, 1968, p.838-39 ; « [...] già lei sa il mio dubbio fondatissimo di aver undici [anime], tutte vive, tutte bollenti, e ribelli come Lei. » Lettre du 23 juin 1858 à Caterina Curti Melzi, NIEVO Ippolito, *Lettere*, Milano, Arnoldo Mondadori, 1981, p.498.

INTRODUCTION

Imaginé depuis longtemps en prévision du cent-cinquantième anniversaire de la disparition d'Ippolito Nievo et de la naissance de l'Italie en tant qu'Etat-Nation, dans une Lorraine qui, comme le Frioul, appartient au Nord-Est d'un pays latin, et dans la ville de Nancy jumelée avec Padoue, parmi tous les événements commémoratifs de la fondation de cet Etat européen, le colloque *Ippolito Nievo et le Risorgimento émancipateur* a la particularité d'être le premier organisé hors d'Italie en l'honneur de l'écrivain garibaldien et, ne serait-ce que pour ce motif, on peut espérer qu'il fera date dans la critique nievienne. Or, Nievo est incontestablement une figure représentative des potentialités les plus émancipatrices du *Risorgimento*, ce mouvement historique qui est, à bien des égards, paradoxal. Etant donné l'épaisseur historique et morale de cet écrivain et de plusieurs de ses textes ici étudiés (*Le Confessioni d'un Italiano*, mais aussi certains écrits journalistiques, la prose dénonciatrice de la saison champêtre, les textes politiques, ou encore le recueil poétique *Gli amori garibaldini*, et enfin les différents témoignages sur l'expédition garibaldienne, dont une partie de sa correspondance), la rencontre a permis de réunir, en toute logique, des littéraires et des historiens qui ont accepté de jouer la carte des relations entre histoire et littérature. Plusieurs littéraires, en effet, ont travaillé sur des textes ou sur un contexte à dimension historique, et plusieurs historiens se sont penchés sur des textes littéraires.

La première partie du volume porte sur l'œuvre de Nievo (*Nievo, un écrivain et son siècle*) et se divise en trois sections, la première (*Les Confessioni* de Nievo) portant spécifiquement sur le grand roman *Le Confessioni d'un Italiano*, la seconde (*Aspects de l'œuvre d'Ippolito Nievo*) comportant des travaux sur *la narrativa* en général ou sur des œuvres moins étudiées, voire délaissées par la critique, telles que les poésies du recueil *Gli amori garibaldini*, les écrits de journaliste de Nievo, son théâtre ou encore ses traductions, alors que la troisième section réunit des articles évoquant des *Perspectives idéologiques*.

Le volume s'ouvre sur la contribution de Giovanni Maffei, *Le Confessioni nella questione della lingua*, qui situe le grand roman nievien dans la séculaire *questione della lingua*. Partant de la constatation que le roman est parcouru par l'idée d'une « eschatologie laïque et patriotique », Maffei

rappelle que, dans le « mythe politique » de Nievo, partiellement hérité du contexte mazzinien et giobertien, le peuple italien est présent, non dans l'héroïsme des martyrs, mais dans la quotidienneté des pères de famille tels que Carlo Altoviti, occupés à transmettre un idéal à leurs enfants. C'est dans cette quotidienneté que se crée une « âme nationale italienne », comme une addition des âmes de ces Italiens moyens, ainsi que son expression linguistique plurielle, qui reflète cette multiplicité et pour laquelle Nievo préfère, en toute logique, un modèle linguistique pluri-dialectal qui se moque des académismes. Ce modèle linguistique semble conforme à la situation personnelle d'un homme qui n'était ni vraiment frioulan ou vénitien, ni uniquement mantouan ou padouan, ni milanais, tout en étant un peu tout cela, et à la situation historique d'un peuple créé par « un acte de foi ».

Les articles d'Aurélié Gendrat Claudel et de Marinella Colummi Camerino offrent un diptyque sur les personnages orientaux des *Confessioni*. Aurélié Gendrat, dans « *Mandaci i tuoi figli : per essere buoni Italiani converrà si facciano un pochettino Greci* » *Filellenismo e discorso filellenico nelle Confessioni* d'un Italiano, après avoir retracé le cadre historique du philhellénisme italien et remarqué que Nievo, ne connaissant pas la Grèce, s'est intéressé surtout à la « manipulation et transformation d'un contenu historique », se penche sur les relations des personnages de la famille Altoviti avec la Grèce et montre que Nievo parvient à illustrer la triple définition du philhellénisme proposée par Denys Barau, philhellénisme comme « initiative populaire » en contraste avec la réticence des interventions institutionnelles dans une lettre d'Aglaura, comme configuration idéologique et culturelle grâce aux allusions à Foscolo et à Byron et enfin comme mouvement collectif illustré dans l'engagement des Altoviti en faveur de la libération de la Grèce.

Marinella Colummi Camerino, dans *Turchi e greci nelle Confessioni* d'un Italiano, analyse d'abord la façon dont les personnages « orientaux » des *Confessioni* s'insèrent naturellement dans le cadre de la culture vénitienne. Pour cela, elle procède tout d'abord à l'étude précise du parcours narratif de Todero Altoviti, depuis les *topoi* d'une évocation comique jusqu'à une fin tragique, une trajectoire qu'elle définit comme allant « de la littérature à l'histoire ». Elle souligne ensuite la spécularité et la complémentarité des deux figures paternelles, Todero Altoviti, représentant l'Occident en Orient, et le vieil Apostulos, qui symbolise l'Orient à Venise, et enfin, elle montre comment la génération suivante accueille et diversifie l'héritage spirituel de ces deux figures, selon le passage des idéaux – capital pour Nievo – d'une génération à l'autre.

L'intervention de Michele Carini, « *Ah si rade anche la barba ?* » : *aspetti dell'umorismo nelle Confessioni*, porte sur les « formes » de l'humour

dans le grand roman nievien, et plus particulièrement, sur la présentation du personnage historique le plus important du roman, Napoléon Bonaparte, ou plutôt sur son irruption dans le microcosme de Fratta au chapitre x des *Confessioni*. En une triangulation intéressante avec *Tristram Shandy* de Sterne et *Les fiancés* de Manzoni, Michele Carini montre comment ces modèles littéraires structurent l'humour nievien, à partir du contraste entre un grand personnage historique et les personnages fictifs de Fratta, totalement imperméables à la dimension historique.

Dans sa contribution, *Il mito letterario del Risorgimento nelle Confessioni* d'un Italiano, Valeria Giannetti examine « le mythe littéraire du *Risorgimento* » dans les *Confessioni*. Elle prend en considération l'idée de *Risorgimento* en relation avec différents aspects du temps, puis s'attache à montrer que les fondements de ce mythe sont littéraires, de Dante aux romantiques (Foscolo, Leopardi) et aux contemporains (Balbo, d'Azeglio), en passant par Machiavel et Vico, et que sa dimension est plus morale que politique, avant de considérer que la révolution napolitaine de 1799 est, dans le roman, « l'événement historique véritablement emblématique de l'idéal du *Risorgimento* ».

L'article de Giulio Ferroni, *Da Jacopo Ortis a Carlo Altoviti*, étudie méthodiquement les relations entre Foscolo et le Nievo des *Confessioni*, entre Jacopo Ortis et Carlo Altoviti. Giulio Ferroni établit une comparaison générale des deux romans selon des considérations temporelles qui concernent aussi leurs auteurs et leurs narrateurs, puis s'intéresse à l'insertion de Foscolo comme personnage du roman de Nievo, où le « poète tragique » apparaît sous un jour qui n'est pas toujours des plus flatteurs, puisque Nievo-Carlo souligne de façon répétée son narcissisme tout en lui reconnaissant de réelles qualités. Enfin, Ferroni se penche avec minutie sur les traces laissées par le personnage de Jacopo Ortis dans le roman nievien.

Dans la deuxième section, le texte de Bruno Falchetto, *Il « libricciuolo » e l'« operone colossale »*. *Leggere e scrivere nella narrativa nieviana*, prend d'abord en considération la mise en scène par Nievo de l'acte de lecture dans trois de ses romans : *Angelo di bontà*, où Morosina lit Pétrarque, *Il conte pecoraio*, où Maria raconte à son amie Maddalena le roman de Manzoni et l'expérience de lecture par Carlino de Dante dans *Le Confessioni*. Or, ces expériences de lecture sont, de façon répétées, décrites comme des modes d'appropriation non intellectuels, mais plutôt émotifs et sentimentaux, du texte littéraire. Falchetto s'intéresse ensuite à la présence d'autres lectures possibles, de lectures non littéraires, ainsi qu'à celle de nombreux personnages d'« écrivains », sinon d'écrivains, et montre que l'originalité des *Confessioni* réside dans ce « pari démocratique » qui consiste à choisir

un narrateur de culture moyenne, plutôt homme du peuple, autorisant donc, d'une part, la circulation des idées, émotions et sentiments entre différents personnages qui s'écrivent, et d'autre part, « l'intensité sentimentale » avec laquelle un lecteur peut faire sienne une œuvre littéraire.

Matilde Dillon s'intéresse à un recueil particulier de la production poétique de Nievo, *Gli amori garibaldini*, récemment réédité. Elle retrace l'histoire tourmentée du recueil, depuis la première édition qui n'avait guère satisfait son auteur, jusqu'à la destruction matérielle du manuscrit lors du bombardement du Musée du *Risorgimento* de Milan en 1943. En partant du binôme Amour/Patrie, elle situe le volume d'abord dans l'œuvre de Nievo, en montrant une certaine parenté thématique avec les *Confessioni*, puis dans le cadre de la poésie patriotique du *Risorgimento*. Enfin elle tente de dépasser le thème critique répandu du *canzoniere* comme *diario* poétique, en cherchant à montrer ce que cette interprétation peut avoir de limitatif.

Patrizia Zambon, éditrice du récent volume (2008) où elle a rassemblé les *Scritti giornalistici alle lettrici*, présente justement, dans *Nievo, le lettrici, le scrittrici* ces articles écrits pour des journaux féminins, parfois par des femmes, et en tout cas destinés à un lectorat féminin. En Lombardie-Vénétie, quelques femmes écrivains, comme Caterina Percoto, Luigia Codemo ou Erminia Fuà, mais aussi des hommes, comme Arnaldo Fusinato ou Ippolito Nievo, ont publié des articles pour ces journaux féminins dont beaucoup étaient dirigés par Giuditta et Alessandro Lampugnani. Elle montre que les articles nieviens, dont l'intention est pédagogique, ont été pensés et écrits pour un public de femmes. Leur orientation est celle d'une vulgarisation culturelle : Nievo, que masque un pseudonyme féminin, se livre à des considérations linguistiques, littéraires (sur des textes français tels que ceux de Dumas père ou de George Sand), historiques.

Le propos de Flavia Crisanti est d'étudier les sources narratives – et plus particulièrement les romans français – du théâtre de Nievo. Dans sa contribution, après avoir situé le théâtre de Nievo dans la critique et évoqué l'intertextualité française de la production nievienne en général, elle se penche sur les relations intertextuelles qui unissent la comédie *I Beggia-tori* à Balzac et Stendhal.

Pérette-Cécile Buffaria, dans sa contribution, *De la lecture à la traduction en passant par les détournements et les remaniements : lorsqu'Ippolito Nievo, traducteur, fait siens les textes d'autrui*, s'attache à souligner deux aspects de Nievo traducteur. En premier lieu, l'exercice de la traduction, pour Nievo, est une activité en marge de son métier d'écrivain, une sorte d'entraînement intellectuel, une pratique de la musculation, pourrait-on presque dire, en filant la métaphore utilisée par la chercheuse, qui se sert du terme de *palestra* et parle d'une conquête de « souplesse de la plume ». En

second lieu, Nievo détourne et remanie fréquemment, dans ses traductions, les textes d'autrui, afin de servir un propos plus ou moins idéologique, et il va même parfois jusqu'à s'approprier certaines traductions.

Cette deuxième section se termine par le travail de Simone Casini sur l'almanach *Il nipote del Vesta Verde*, que Nievo considérait comme « l'ecclentissimo dei nostri almanacchi ». Il montre les nombreux points communs, aussi bien de forme que de contenu thématique, qui relie cet almanach, dont le rédacteur principal était Cesare Correnti, avec les textes nieviens concernant les paysans, du *Conte pecoraio* à *Rivoluzione politica e rivoluzione nazionale*, en passant par *La nostra famiglia di campagna*. Cette contribution ajoute une pièce maîtresse au tableau de la littérature narrative de cette période « de transition » – pour reprendre la très célèbre expression d'un autre *nievista* – qu'est la décennie dite *di preparazione* qui précède immédiatement l'unité.

La troisième section, comportant six articles, définit différents aspects de l'idéologie de Nievo, riche de contradictions et de paradoxes.

Maurizio Bertolotti, qui intitule son texte *Nievo e Acerbi. Prima nota sugli scritti garibaldini di Ippolito Nievo*, en référence à une *Seconda nota* parue tout récemment dans les actes du colloque padouan d'octobre 2011, s'interroge ici sur les relations entre Giovanni Acerbi et Ippolito Nievo, et se demande si l'amitié et l'entente entre les deux Intendants de Sicile correspondait à des convictions politiques profondément partagées. Il retrace les biographies parallèles des deux hommes, en remarquant que la principale différence politique est l'adhésion d'Acerbi au parti mazzinien, alors que les deux amis ont au contraire partagé la déception face à l'échec des tentatives mazziniennes et l'intérêt qui en découle pour le pragmatisme cavourien. Il constate ensuite que si les réactions d'Acerbi et de Nievo sont différentes à propos des élections de la nouvelle Italie, envers lesquelles le manque d'enthousiasme et le désintéret de Nievo sont sensibles, c'est parce que ce dernier se pose le problème de la participation des classes populaires au *Risorgimento*. Selon Bertolotti, Nievo considérait en effet que l'existence de l'armée de Garibaldi et le garibaldinisme représentaient un réel « espace de politisation des classes populaires », dont la dimension historique est importante.

Pour sa part, Jean-Yves Frégné se penche sur *La culture politique d'Ippolito Nievo : l'aigle et l'escargot*, reprenant dans son titre un couple d'animaux métaphoriques par lesquels Nievo, dans les *Confessioni*, mais aussi dans *Venezia e la libertà d'Italia*, caractérise deux tendances politiques *risorgimentali*, c'est à dire le *Risorgimento* des martyrs mazziniens (en particulier ceux de Belfiore) figurés par l'aigle, et celui des pragmatiques tels

que Cavour, représentés par l'escargot (*la lumaca*). Il tente de répondre à la question de l'adhésion aux actions de Cavour d'un Nievo qui s'était formé suivant les idées de Mazzini, adhésion par ailleurs apparemment contradictoire avec son engagement garibaldien, au moyen de l'opposition entre le « *Risorgimento* dynastique » de Cavour et Victor-Emmanuel II, et le « *Risorgimento* populaire » de Garibaldi. Pendant les années 1858 et 1859, ces deux aspects du *Risorgimento* ont pu être conciliés, mais la dernière partie de la vie de Nievo correspond à la déception suscitée en lui par le « *Risorgimento* dynastique ».

Une contribution sur *Nievo et la discrimination : de l'acceptation de l'altérité à la tentation colonialiste*, cherche à montrer que l'anticonformisme de Nievo interroge les évidences en mettant en cause les préjugés qui pèsent sur différents groupes sociaux. Cela est net dès ses toutes premières prises de position sur les Juifs et sur les étudiants, dans les polémiques qui l'opposent, tout jeune, à Mazzoldi, directeur assez peu progressiste de la revue *La Sferza*. Cette tendance s'exprime de façon encore plus développée au sujet des paysans au moment de la saison champêtre, de 1855 à 1857, ainsi qu'au sujet des femmes dans l'ensemble de son œuvre, bien que le discours sur les femmes soit parfois contradictoire. Toutefois, dès les *Confessioni* et surtout au moment de l'expédition en Sicile et de la confrontation avec les Italiens du Sud, une telle « acceptation de l'altérité » finit par entrer en conflit avec une réalité méridionale que Nievo n'avait pas imaginée et qu'il juge opposée à la civilisation. A ce moment, cette capacité à remettre en cause les préjugés et à accepter l'altérité est nettement contredite par la tentation colonialiste, qui présuppose une forme de « complexe de supériorité européen »¹ dont on trouve déjà des traces dans les *Confessioni*.

Le travail de Matteo Sanfilippo, *L'émigration dans l'œuvre de Nievo*, explore justement les tendances colonialistes des *Confessioni d'un Italiano*. Sanfilippo opère en premier lieu un relevé précis des mouvements migratoires tels qu'ils apparaissent dans le roman : porosité des frontières du Frioul, exil de Carlino et Pisana à Londres autour des événements de 1820-1821, départ pour la Grèce d'un des fils Altoviti, déplacement en Romagne du second fils en 1831, et enfin départ de Giulio pour le Nouveau Monde, d'abord pour l'Amérique du Nord, puis pour l'Amérique du Sud (Brésil, Argentine). L'auteur de l'article montre ensuite que, dans cette représentation du Nouveau Monde, des éléments purement romanesques sont mêlés à des événements attestés par des sources historiques. Il conclut en soulignant que les descriptions nieviennes correspondent à un mélange de connaissances personnelles et de lectures, mais que Nievo, tout en manifestant une certaine

¹ JEULAND MEYNAUD Maryse, « Premesse europeistiche nelle opere di Ippolito Nievo », in *Europei allo specchio. Per una cultura di pace*, Brescia, Morcelliana, « Quaderni di humanitas », aprile 1989, p. 17-42.

complaisance envers la colonisation, reste silencieux sur l'esclavage et sur le sort de ceux qu'il appelle « Indiani », comme s'il ne se sentait pas concerné par le destin sombre des Noirs et de la population autochtone d'Amérique.

La contribution de Claudio Gigante, (*Appunti su vite (e opere) non parallele : Nievo, Balbo e d'Azeglio*), part de la citation de Balbo e d'Azeglio dans les *Confessioni* pour procéder à une comparaison entre Nievo et ces deux figures historiques. Il constate que Balbo est cité pour ses idées en faveur de l'unité et de l'indépendance de l'Italie, et développe une plus longue comparaison entre d'Azeglio et Nievo, que tout oppose, mais seulement en apparence. En réalité, on peut trouver des points communs inattendus entre les *Confessioni* et le second roman historique de d'Azeglio, *Niccolò de' Lapi*, sur le plan de la pédagogie patriotique. Mais les ressemblances ne s'arrêtent pas là : sur des questions aussi importantes que le maintien du sentiment religieux chez les paysans, la défense de l'émancipation des Juifs et la vision négative du monde méridional, Claudio Gigante souligne les affinités indéniables entre les deux écrivains.

Giuseppe Monsagrati, dont l'article, *Nievo e la letteratura garibaldina*, clôt cette partie du volume et constitue une transition avec la quatrième partie, plus centrée sur les personnages historiques et les représentations de l'événement *Risorgimento*, procède à une définition de la littérature garibaldienne, en particulier celle de l'expédition des Mille. Il évoque d'abord les souvenirs des écrivains français, Alexandre Dumas père (*Les garibaldiens*) et Maxime Du Camp (*Expédition des Deux-Siciles*) et situe ainsi les textes de Nievo sur la Sicile dans le contexte élargi des réactions européennes. Le rapprochement avec ces écrivains français a le grand intérêt de mesurer la distance entre le mythe de la belle aventure qui séduit les Français et colore leur texte d'un certain optimisme, et la réalité quotidienne de la gestion difficile de l'Intendance des volontaires, chez Nievo. Non que le mythe de la Sicile n'existe pas chez Nievo, mais chez lui, il entre en contradiction avec des faits humains et historiques quelque peu déroutants et souvent source de déception et d'amertume.

Lors du colloque, la vision négative que Nievo semblait avoir de la Sicile et des Siciliens avait fait l'objet – les participants s'en souviendront – d'une discussion vive et animée. On constate que, dans leur forme écrite, les interventions ont évolué afin de prendre ce débat en considération et de tenter de rendre compte, autant qu'il est possible, de la complexité problématique de cet important nœud idéologique.

La deuxième partie du volume, portant sur *Un Risorgimento emancipateur*, se divise en deux sections. La première rassemble cinq articles portant

sur les *Figures d'un Risorgimento émancipateur*, de Garibaldi à Mazzini en passant par les Tapparelli d'Azeglio.

Dans un volume où Nievo est à l'honneur, il paraissait indispensable d'insérer un texte consacré uniquement à la figure du charismatique général en chemise rouge qu'Ippolito suivit en Sicile. Dans *L'Italie selon Garibaldi*, Hubert Heyriès se livre à une analyse lexicographique des récurrences de certains mots désignant l'Italie sous la plume de Giuseppe Garibaldi, dans sa volumineuse correspondance, ainsi que dans certains de ses textes romanesques. Il tente ainsi de déterminer la conception que Garibaldi avait de l'Italie, en mettant également au jour l'évolution de sa pensée sur ce point crucial. Ainsi, on passe d'une Italie vue comme une « terre à unifier », à une Italie « patrie à construire » pour enfin aboutir à une « Italie, phare de l'humanité ».

Trois communications se réfèrent directement à cette autre grande figure *democratica* du *Risorgimento* que fut Giuseppe Mazzini. Dans la première, *Mazzini inspirateur des lettres italiennes*, Laura Fournier Finocchiaro s'intéresse à un aspect trop peu étudié de l'œuvre et de l'influence de Mazzini, en l'occurrence, ses intérêts littéraires. Elle rappelle que la littérature avait pour lui la fonction essentielle d'inciter les hommes à l'action, puis elle se penche sur la littérature et la poésie des écrivains *democratici* directement influencés par les idées de Mazzini, de Berchet à Nievo, en passant par Guerrazzi, Poerio et Mameli. Enfin, elle s'arrête sur la célébration de la figure de Mazzini par des poètes tels que Pascoli ou Carducci.

Dans la deuxième contribution liée à Mazzini, qui porte sur *L'influence de Mazzini sur Caterina Percoto*, Anne Demorieux évoque d'abord le patriotisme et l'anticléricalisme mazziniens tels qu'ils peuvent apparaître dans certaines nouvelles de l'écrivaine frioulane Caterina Percoto, que l'on doit considérer, avec Nievo, comme l'une des figures les plus intéressantes des représentants italiens de la littérature champêtre. Puis elle montre la présence des notions mazziniennes de fraternité et de solidarité dans la prose de l'écrivaine frioulane, pour souligner enfin l'influence de Mazzini dans la représentation percotienne des femmes et de la condition féminine.

Georges Saro, dans *Mazzini et la « Giovine Italia »*, s'emploie pour sa part à montrer les limites du progressisme de Mazzini, en tentant de déterminer à quel type de programme républicain se référerait la *Giovine Italia*, la célèbre société secrète fondée en 1831 par Mazzini exilé. S'agissait-il de créer une « organisation sociale par laquelle les décrets de mandataires du peuple » seraient finalement « soumis à la décision » de ce dernier, selon la définition proposée par Filippo Buonarroti ? Ou s'agissait-il, toujours selon la distinction de Buonarroti, d'une république plus de nom que de fait, simple « forme de gouvernement » qui se contenterait de donner « une tête poly-

gonaire à un corps royal » ? Georges Saro, prouve, textes à l'appui, que Mazzini avait, au bout du compte, « utilisé l'idée de la République pour pousser la Monarchie à faire l'Unité ».

Le travail de Colette Gros Collomp fera entrer le lecteur dans l'intimité, plutôt sympathique, d'une célèbre famille de la haute aristocratie piémontaise, celle de Massimo d'Azeglio, et pour être plus précis, celle de son frère le marquis Roberto Tapparelli d'Azeglio, époux de Costanza Alfieri. Colette Gros Collomp publie de larges extraits de la correspondance échangée entre les parents, Roberto et Costanza, et leur fils Emanuele, diplomate. Les lettres montrent la détermination avec laquelle le couple s'adonne à des activités caritatives à caractère social, donnant une image originale d'un *Risorgimento* qui est en quelque sorte vecteur d'émancipation, tel qu'il a pu être pratiqué dans l'intimité d'une grande famille catholique.

Des cinq dernières interventions qui composent la dernière section du volume, intitulée *Représentations de l'événement*, (*Le Risorgimento ailleurs*, *Le Risorgimento après*), trois se concentrent sur la perception de l'événement hors d'Italie – en France et aux Etats-Unis – alors que le sujet était d'une actualité brûlante, et deux s'intéressent à des prolongements, littéraire (Aldo Palazzeschi) ou artistique (au cinéma) que le *Risorgimento* a connus au cours du vingtième siècle.

Anne-Claire Ignace étudie *Les volontaires français dans l'Italie du Quarantotto (1848-1849)* et prouve que « le slogan de la fraternité des peuples » ne fut pas un mot creux, mais correspondait à « une réalité politique ». Après avoir posé la question des sources historiques, provenant surtout des journaux et de la police, elle évoque les motivations de ces engagés volontaires, majoritairement des ouvriers, qui ne maîtrisaient pas suffisamment l'écriture pour écrire leurs mémoires. Ces motivations peuvent consister à vouloir fuir la misère, mais sont surtout, pour la majorité, clairement politiques, de sorte qu'à leur arrivée en Sicile, par exemple, ceux qui avaient participé aux journées de février 1848 à Paris purent enseigner aux Siciliens à construire des barricades.

Dans son article sur *Garibaldi, Manin, Cavour, héros italiens des républicains français (1859-1861)* Angelo Morabito analyse les représentations de certaines figures célèbres du *Risorgimento* (Manin, Garibaldi et Cavour) dans le discours des républicains français tel qu'il apparaît dans la presse et dans des publications, ainsi que dans les illustrations qui ornent parfois ces textes. Il se fonde sur un recensement des textes, puis procède à une analyse statistique des récurrences de ces personnages historiques contemporains, pour enfin effectuer une analyse approfondie des images qui les représentent.

Dans l'intervention qui, d'une certaine manière, tire les conclusions historiques de tout le volume et plus particulièrement de cette partie sur les représentations du *Risorgimento* à l'étranger, Daniele Fiorentino offre une belle ouverture sur le monde, et en particulier sur le Nouveau Monde (comme Nievo à la fin des *Confessioni* !) en esquissant le tableau des destins parallèles de deux « jeunes nations », l'Italie et les Etats-Unis, la première occupée à réaliser une difficile Unité, et la seconde cherchant à cicatriser la blessure d'un pays « déchiré » par le conflit entre Nord et Sud. Prenant à plusieurs reprises Nievo comme référence des idéaux *risorgimentali*, Daniele Fiorentino procède ainsi à une étude comparée de la construction parallèle de ces deux Etats-Nations tout en évoquant aussi les relations entre Italie et Etats-Unis au dix-neuvième siècle, en particulier autour du problème de l'émigration. Enfin il étudie et évalue les tensions entre une forte tendance à la centralisation du pouvoir et une prise en compte, sans doute trop timide dans les deux cas, des divergences entre Nord et Sud.

L'épilogue du volume comporte deux communications sur les représentations d'un *Risorgimento* émancipateur au siècle suivant.

Dans sa contribution, Rachel Monteil parcourt quatre écrits de l'œuvre d'Aldo Palazzeschi et montre comment cet écrivain du xx^e siècle cherche à s'inscrire « dans le prolongement d'un processus émancipateur et libérateur inauguré avec le *Risorgimento* ». En effet, de *La Piramide* à *I Fratelli Cuccoli* en passant par *Due* et *Tre imperi...mancati*, Palazzeschi dessine les contours d'une Italie « patchwork » dans *La Piramide*, puis évoque une Italie « arlequine » (*Due imperi... mancati*) s'opposant aux grandes nations corrompues, et enfin, dans *I fratelli Cuccoli*, il « lance un mot d'ordre pacifique et pacificateur ».

Sarah Pepey rappelle que le *Risorgimento* fut libérateur en ce qu'il inspira les premiers balbutiements de l'émancipation féminine et montre, dans un premier temps, que cet aspect de la question *risorgimentale* a été quelque peu oublié par le cinéma au vingtième siècle : des cinéastes masculins se sont occupés principalement des grands hommes du *Risorgimento*, écrivant ainsi au masculin l'histoire de l'Unification de l'Italie. Puis elle se penche sur les exceptions à cette règle en étudiant trois beaux personnages féminins. Avec Giuditta, protagoniste de *Nell'anno del signore*, et Cristina, de *In nome del popolo sovrano*, Luigi Magni semble vouloir écrire une révolution *risorgimentale* au féminin, tandis que dans le film d'Alfredo Giannetti, *Correva l'anno di grazia 1870*, « les femmes sont les vraies protagonistes » et le spectateur entre dans la sphère de l'intime du *Risorgimento*.

Lors de la deuxième journée du colloque, passée au château de Lunéville, les congressistes ont pu visiter le chantier de restauration d'une aile du château, brûlée par l'incendie du 3 janvier 2003, et plus d'un lecteur des *Confessioni* a songé à la visite de Carlino adulte dans le château de Fratta en ruines, que le personnage imagine rénové et habité, dans un futur dépassant les limites temporelles du roman. A la manière de l'édifice à rebâtir, ce volume figure une reconstruction patiente de l'invisible et de l'implicite que comporte toute œuvre littéraire dans un contexte historique aujourd'hui disparu.

Comme dans les chansons médiévales où la dernière strophe était consacrée au succès du poème, il ne me reste plus, en souvenir de ces belles journées lorraines, qu'à souhaiter à ce volume nievien un lectorat abondant, ainsi qu'une longue et heureuse vie.

Elsa CHAARANI LESOURD

Université de Lorraine (Nancy)

L. I. S. (Littérature, Imaginaire, Sociétés)

PREMIÈRE PARTIE

Nievo, un écrivain et son siècle

SECTION I

LES *CONFESSIONI* DE NIEVO

Le Confessioni nella questione della lingua

1. Questo che segue non è un discorso da storico della lingua ; nemmeno un discorso sulla lingua delle *Confessioni*, al cui riguardo mi appagano le considerazioni di quanti, con ben altre competenze specifiche, già se ne sono occupati come io non potrei (il solo nome che faccio, doverosamente, è quello di Pier Vincenzo Mengaldo)¹. Sarà un discorso, piuttosto, da storico della cultura e della mentalità : di una stagione – il Risorgimento della « preparazione » – che dalla cultura e dalla mentalità di Nievo ho sempre ritenuto esemplarmente rappresentata. Si tratterà, più in particolare, di *escatologia* : una funzione ideologica portante nella mentalità nieviana e dell'epoca. Escatologia nel senso laico e patriottico, certo : ma la pregnanza storica del secondo aggettivo sfuma la pertinenza del primo ; occorre non dimenticare che quella della patria, per uomini come Nievo, fu proprio una religione e una fede, con un corredo (eventualmente esoso fino alla morte) di imperativi ed emozioni e simboli, con un fervido orizzonte apocalittico a orientare marce e voti². L'orizzonte della politica era escatologico : metaforizzato regolarmente come una remota Luce. E vi si andava, tra le altre vie, per le vicende della lingua. La questione della lingua (in Nievo ma non solo) come implicata escatologia : è l'idea se non sbaglio nuova che qui cercherò di portare innanzi.

Non è nuovo, d'accordo, il concetto che la lingua delle *Confessioni* sia un senso politico del romanzo : già mezzo secolo fa Sergio Romagnoli l'ha visto e asserito con nettezza³, e ormai la cosa va abbastanza da sé. Va meno da sé, se non sbaglio, che la lingua delle *Confessioni* sia o manifesti, col suo

1 I cui studi, frutto di antica affezione e tutti fondamentali, superano però di gran lunga, come è noto, l'aspetto linguistico delle *Confessioni* e dell'operare nieviano. L'autore li ha ora raccolti in MENGALDO Pier Vincenzo, *Studi su Ippolito Nievo. Lingua e narrazione*, Padova, Esedra, 2011.

2 Sullo sfondo dei ragionamenti che farò resta la ricostruzione dei rapporti fra religione e amor di patria nella provincia di Mantova a metà Ottocento proposta da BERTOLOTTI Maurizio, *Le complicazioni della vita. Storie del Risorgimento*, Milano, Feltrinelli, 1998, dove conta che l'indagine muova da un territorio nieviano, ma che i suoi risultati siano estensibili alla borghesia risorgimentale italiana generalmente intesa, per una parte della quale la « religione della patria », specialmente dopo il Quarantotto, fu razionalizzazione laica, riconversione politica e surrogato mitico della fede tradizionale, declinante nel costume e nel sentimento.

3 Alludo ovviamente all'*Introduzione* a NIEVO Ippolito, *Opere*, a cura di S. Romagnoli, Milano-Napoli, Ricciardi, 1952 ; con la quale è da vedersi quella alla successiva edizione delle *Confessioni* pure da Romagnoli curata, con presentazione di S. Nievo e illustrazioni di G. Zigaina, Venezia, Marsilio, 1990 (dal 1998 in formato tascabile, con prefazione di C. De Michelis).

senso, un mito politico, e lo sottenda : uno dei miti cardinali della nieviana religione della patria, un articolo della fede. Ogni mito è un racconto. Il mito nazionalista di Nievo s'acquatta nella lingua delle *Confessioni* : nella questione nazionale della lingua quale è implicitamente situata e discussa dalla lingua in atto delle *Confessioni*. Lo stesso mito si distende nel *plot* del capolavoro : dove la biografia e profezia dell'Italiano, di Carlo Altoviti come uomo italiano, ha un suo doppio in una meno evidente ma non meno coerente biografia e profezia dell'Italiano come lingua italiana.

2. C'è una premessa maggiore (tutto muove verso la Luce) che lega logicamente i destini, nel romanzo postulati, dell'uomo italiano e della lingua italiana ; un radicale mitico e apocalittico che Nievo formulò, più chiaramente che in ogni altra sua pagina, in *Poesia d'un'anima. Brani del Giornale d'un poeta*, tra i *Versi* del 1855 : lirica dottrina tutt'altro che mirabile, ma che ci immette nel cuore della religione e fede politica di Nievo, qui francamente prospettata come una teologia e come un'escatologia.

Mi risparmio di riassumere nei dettagli il componimento, di cui già ho discorso in altra occasione¹. Mi limito all'efficace compendio di Carlo Tenca in una recensione – « il poeta finge la verità apparirgli sotto le spoglie della fanciulla amata e volerlo elevare d'un tratto al lume superno, al che egli si ricusa per serbarsi fedele alla umana sua natura, cercando solo affinarsi e salire per gradi al vero »² – e a estrarre, dal testo nieviano, pochi lacerti utili³.

Il poeta ha di fronte la dea Verità, che gli propone di volarsene con lei in cielo o in paradiso. La dea non dice paradiso, ma del cielo è menzione più volte nel testo ; non dice volo ma è un'immagine di movimento allusa inequivocabilmente. La sua proposta : « E per eccelsa strada / Andarne soli in santa compagnia / Precorrendo quel fato / Che sublima per morte il vostro stato » (v.93-96). Sarà l'ideale, sarà il « lume superno » parafrasato da Tenca : ma insomma la meta proposta del precorso « fato » è, senza dubbio, il corrispettivo mitico del cielo e del paradiso in una religione della patria

1 Cf. MAFFEI Giovanni, *Matilde e gli oltremondi di Nievo*, in *Ippolito Nievo e il Mantovano*. Atti del Convegno nazionale, Rodigo (Mantova) 7-9 ottobre 1999, a cura di G. Grimaldi, introduzione di P.V. Mengaldo, Venezia, Marsilio, 2001, p.275-304. *Poesia d'un'anima* costituisce la più ampia sezione (quasi due terzi) della seconda raccolta di Nievo intitolata *Versi* (Udine, Vendrame, 1855) ; vi sono aggregati, come tessere di un fittizio diario sentimentale, componimenti di vario metro e tono, inegualmente distribuiti, dopo il prologo e prima dell'epilogo, in tre parti. Il componimento di cui qui è questione è il quinto della parte seconda, in 28 strofe di endecasillabi e settenari ABaBcC.

2 *Recenti poesie italiane. Nievo*, in « Il Crepuscolo », VII, n. 36, 7 settembre 1856 ; cito da TENCA Carlo, *Saggi critici. Di una storia della letteratura italiana e altri scritti*, a cura di G. Berardi, Firenze, Sansoni, 1969, p.260-264, a p.263.

3 Citerò da NIEVO Ippolito, *Poesie*, a cura di M. Gorra, Milano, Mondadori, 1970, p.209-213, indicando i versi fra parentesi dopo ogni citazione.

(tra parentesi, l'insistenza sul cielo è il punto in cui le religioni della patria erano più trasparentemente *religioni* : si pensi a Mazzini, si pensi a Gioberti).

Il poeta rifiuta : « Levai le luci in lei superbe e ingrato / Al sovrumano invito, / E dissile : Immortal donna, lasciate / Questa miseria nostra / In cui fatal necessità ci chiostra » (v.98-102). Perché rifiuta ? Per due ragioni entrambe interessanti ai fini del qui tentato discorso. Una è questa : « Prima che Verità sull'uomo ha impero / Un'altra Dea che di Natura ha nome » (v.103-4). Ossia, con le parole di Tenca, è dovere d'ognuno come dell'interpellato poeta « serbarsi fedele alla umana sua natura ». Rinforzo e chiarisco il concetto richiamando una vibrata e molto nieviana protesta di Camillo di Nicastro : « natura m'impastò di materia e di spirito, e mi pose in un perpetuo bilico fra l'angelo e il maiale ! io non sacrificherò una parte dell'esser mio all'altra parte, per amore del quieto vivere. [...] vivrò e morirò intero come fui stampato »¹. Ma esser fedeli all'umana natura non significa in Nievo soltanto avere in qualche rispetto la parte animale e sensuale che è in noi, la bramosa materialità di cui saremmo, con lo spirito, impastati : la redimibile « creta ».² Questa fedeltà – lo si coglie da mille indizi nell'opera intiera – sarà anche aderenza alla nostra particolarità di uomini storici e sociali, alla comune e per ciascuno diversa quotidianità fatta di bisogni e doveri e gioie e dolori. Lo declama la dea Verità confortando la scelta del poeta, prima di tornarsene, sola, alla sua sfera : « Vivendo umanamente, / Come tu estimi, a verità si arriva, / Ché la mondana prova / D'umani affetti e non d'altro si giova » (v.159-62). In questi vantati « umani affetti » colgo il preludio, in versi che sono a monte della maggiore effusione narrativa, di una fenomenologia ampia ; vivranno e marceranno umanamente verso la verità (come la dea prescrive) tanti individui medi dell'edificazione nieviana : speziali e sarti e agricoltori e contadini, Carlino organista e castaldo, padri e madri di famiglia. Tutti costoro, Nievo suggerisce, non dovranno far nulla di speciale per percorrere (senza precorrerla) la fatale strada : solo esser se stessi e compiere coscienziosamente ciò che gli spetta secondo natura (può poi piacerci o meno che questa « natura » sia il più delle volte palesemente *borghese* : è una determinazione storico-culturale a cui è difficile supporre che Nievo avrebbe potuto sottrarsi).

La seconda ragione per cui il poeta si ritrae dal subitaneo volo pure è un imperativo : la solidarietà coi fratelli. Ogni uomo deve stare con gli altri uomini. È un codardo chi « mentre in duol si giace / Il mondo tutto »

1 Cito dal testo de *Il Barone di Nicastro* contenuto in NIEVO Ippolito, *Novelliere campagnuolo e altri racconti*, a cura di I. De Luca, Torino, Einaudi, 1956, a p.581.

2 « Creta » è suggestione (anche dantesca) che ricorre nella testualità nieviana, a significare la natura umana debole e fallibile, ma affinabile e talora capace di sublimità. Nel componimento che stiamo leggendo la creta è « bassa », al v.108, come il « basso limo » del v.133.

(v.136-37) distoglie « i rai » (v.138) dalle sventure comuni e pensa solo a sé. C'è una comunità – è l'Umanità, ma più immediatamente, come vedremo, è la comunità nazionale – che deve maturare solidarmente al suo fine. È a questa comunità che allude il *noi* che il poeta adopera quando invita la Dea a spogliarsi delle carni mortali e a tornarsene in cielo : « Di là, se vuoi, nostra comun natura / Colla crescente tua possanza affina, / Sicché, fatta matura, / Salga più presto a quel che le destina / Alto scopo il futuro » (v.145-49). Un *noi* fatto di tanti *io* particolari e storici : quelli che l'ottuagenario una volta invita a volersi « artefici infinitesimali della vita mondiale » (I p.9)¹ ; e l'aggettivo è interessante perché corrisponde al concetto pure « infinitesimale » che Nievo aveva del progresso, come s'intende quando si legge, in *La nostra famiglia di campagna*, della « ragione immutabile posta da Dio nelle cose create, per la quale esse, come frazioni decimali, si raccostano perpetuamente alla perfezione senza toccarne la pienezza »².

Questi *io* particolari e infinitesimali occorre scorderli, nell'auspicio morale e politico dell'autore, tutti e ciascuno intesi all'affinamento della « comun natura » : parcelle di « creta » sollecite ma non impazienti di liberarne l'« anima ». Perché questi *io* sono insomma « anime » che per gradi si liberano dalla « materia » : e che queste anime siano virtualmente parti di un'anima generale e superindividuale a cui più o meno confusamente aspirano a ricongiungersi, è detto troppe volte nel romanzo idealistico delle *Confessioni* perché ci sia bisogno di esemplificare più di tanto : ad esempio la « felicità delle anime » è assicurata « nella grand'anima dell'umanità » (III, p.192), l'« Umanità è uno spirito » (IV, p.268), « un solo spirito » che « s'eterna e si dilata » (XXII, p.1464) ; e a volte invece di « anima » troviamo « intelligenza », quasi sinonimica sulla scala maggiore, dove « L'intelligenza è un mare di cui noi siamo i rivoli e i fiumi » (XII, p.759) e l'ottuagenario può associare in una sola invocazione le somme ipostasi : « Oh non vivrò io sempre in te, anima immensa, intelligenza completa dell'umanità ? » (XIII, p.843).

3. Il radicale mitico ricavabile da *Poesia d'un'anima* è insomma un radicale apocalittico. In sintesi : c'è un'anima collettiva (l'Umanità) fatta di anime individuali (gli « artefici infinitesimali della vita mondiale ») che lungo la sua ascesa anch'essa infinitesimale (e cioè perpetuamente accostandosi, anche se mai la si toccherà, alla perfezione) procede per gradi « a quel che le destina / Alto scopo il futuro », come spiega la dea Verità al poeta ; o, come intuisce una volta l'ottuagenario, va verso l'« armonia stabile e vera-

1 Citerò sempre da NIEVO Ippolito, *Le Confessioni d'un Italiano*, a cura di S. Casini, Milano-Parma, Fondazione Pietro Bembo, Ugo Guanda Editore, 1999 (fra parentesi a testo l'indicazione dei capitoli in cifre romane, poi quella delle pagine).

2 NIEVO Ippolito, *Novelliere campagnuolo e altri racconti*, op. cit., p.49.

mente morale » del « mondo spirituale e interno », verso l'« ordine futuro », che « la coscienza promette » : « Vi sono spazii di tempo che si confondono coll'eternità nel pensiero d'un uomo : ma ciò che si toglie al pensiero non è vietato alla speranza. L'Umanità è uno spirito che può sperar lungamente, e aspettar con pazienza » (IV, p.267-268). La meta finale e regolativa di ogni storia e di ogni destino, di ciascun uomo e dell'intera « Umanità » in cammino nel tempo è Unità, Quietude, teologica Pienezza : il punto in cui ogni moto e differenza si annullerebbero, in un indiamiento mondiale, se davvero quel punto lo si potesse raggiungere, se il progresso non fosse per forza « infinitesimale », e cioè infinibile avvicinamento a una Luce che, seppur mai raggiunta, ad ogni stazione che la precede orienta e muove e fa estatica la marcia¹.

Non sto ricostruendo un « sistema » nieviano, il mito apocalittico di cui parlo non era un sistema : forse semplicemente le fedi hanno bisogno di una struttura, e la struttura Nievo non se l'inventò, la ereditò dal contesto (si pensi a Mazzini e a Gioberti innanzitutto) e poi la rielaborò originalmente e tradusse (ed è la ragione per cui ce ne interessiamo) in invenzioni e immagini. Tutte le religioni del Risorgimento – munite di un'escatologia come del resto il più degli storicismi ottocenteschi in genere, anche fuori d'Italia, per tutto il secolo – prospettavano i destini ultimi dell'Umanità : in Mazzini nelle forme di una specie di apocatastasi politica. Egli prescriveva di lottare oggi per l'emancipazione e l'unità delle patrie, ma faceva balenare la regione futura di un'umanità redenta da contrasti ed egoismi, in cui tutti gli individui e tutti i popoli avrebbero realizzato nella concordia e nella libertà (la nieviana « armonia stabile e veramente morale ») le rispettive missioni assegnate dal piano divino. Ancora più avanti nel tempo e anzi oltre il tempo, Mazzini immaginava poi l'insondabile assunzione dell'Umanità in Dio, l'estinzione del reale nell'ideale, delle patrie terrestri nella patria celeste. La patria in cielo che forse anche l'ottuagenario travede quando si rivolge ormai vecchio al fantasma di Pisana : « Sperammo ed amammo insieme ; insieme dovremo trovarci là dove si raccolgono gli amori dell'umanità passata e le speranze della futura » (XXIII, p.1517-1518).

In Mazzini è evidente la funzionalità ideologica, immediatamente politica e nazionalista, della Luce escatologica, del grande fantasma umanitario proiettato alla Fine della Storia. Il corroborante mitico fece degli adepti altrettanti *vocati* al servizio della causa ; di là dalla tappa nazionale, era per

1 Il progresso « infinitesimale » nieviano è chiarito, con molte delle sue implicazioni e armoniche, dall'elaborazione concettuale di Vincenzo Gioberti, dal quale è probabile che Nievo l'avesse mutuato. Sui rapporti tra il filosofo e lo scrittore si può vedere MAFFEI Giovanni, *Nievo e la « dialettica » : Gioberti in Nievo*, in *Ippolito Nievo tra letteratura e storia*. Atti della Giornata di Studi in memoria di Sergio Romagnoli, Firenze, 14 novembre 2002, a cura di S. Casini, E. Ghidetti, R. Turchi, prefazione di P.V. Mengaldo, Roma, Bulzoni, 2004, p.75-116.

un avvento più grande, per l'approdo mondiale che s'impegnava la lotta : per intanto dedicando la vita all'Italia libera e una. La leggenda aurea mazziniana dei crociati e dei martiri dovè incidere nella formazione del nostro scrittore, se intreccia i suoi fili ancora nelle *Confessioni*¹, se probabilmente fu tra i moventi della partecipazione di Nievo alle imprese di Garibaldi, tra le ragioni non così remote della sua morte da eroe.

Ma da Mazzini, nelle *Confessioni*, Nievo prese distanze che misurano il suo "realismo", e sono indice di una diversa partecipata strategia, non più insurrezionale ed eroica bensì "preparatoria" e mediatrice. Sicché gli « artefici infinitesimali » a cui l'ottuagenario rivolge i moniti accorati non saranno crociati o apostoli (se non latamente), né tanto meno martiri : piuttosto uomini medi e italiani qualsiasi, però *comme il faut*. Anime del popolo-nazione indiscernibili dalla loro quotidianità oscura e virtuosa ; gente italiana ogni dì calata negli ordinari uffici, radicata in un territorio, in una specificità o idiosincrasia empirica : come ci appare Carlo Altoviti stesso, superate le stagioni accese dell'impegno e della rivoluzione, nella vita che conduce da quando ha messo su famiglia e si è ritirato a Fratta a fare il « castaldo » : un incedere lento e quasi inavvertibile, la crescita segreta e sicura delle anime (« Padri e figliuoli sono un'anima sola, sono la nazione che non perisce mai », XIX, p.1236) lungo la strada maestra delle generazioni : la « gran via maestra del miglioramento morale, della concordia, e dell'educazione », con le parole del vecchio autobiografo (XVIII, p.1127).

Agli italiani qualsiasi, ai loro « umani affetti », alla loro volontà buona e alla fragilità, alle « anime » infinitesimali impastate dalla natura nei corpi desideranti e generanti Nievo delegò, nelle *Confessioni* e altrove, l'opera storica, la salvezza comune, il destino nazionale e ogni cosa. Ricordiamoci come aveva scritto ad Attilio Magri nel 1855 : « per esser utili non occorre esser grandi uomini, o geni », basterà ravvisare « in questa vita una catena di necessari doveri e di interne ricompense » e avere « il coraggio di fare quel bene soltanto che è veramente bene, cioè quello che fa bene alla generalità »². Ma l'emblema più eloquente lo trovo in *Angelo di bontà*. L'inquisitore Formiani è sul letto di morte, e sa che dovrà presto morire anche la Venezia che ha conosciuto e amato. Celio, già convertito da Morosina a virtù di tenore e presentimen-

1 Cf. MAFFEI Giovanni, *Ippolito Nievo e il romanzo di transizione*, Napoli, Liguori, 1990, p.239-252. Delle evidenze democratiche nell'opera nieviana si è molto occupato S. Casini : si vedano, con l'*Introduzione* all'edizione a sua cura delle *Confessioni* (specialmente le pagine CI-CXII su *I volontari e la nazione*), l'equilibrato bilancio *Nievo e Mazzini. Le rivoluzioni del 1849 tra biografia e finzione*, in *Ippolito Nievo tra letteratura e storia, op. cit.*, p.117-135, nonché *Nievo e Garibaldi*, in *Aspettando il Risorgimento*. Atti del Convegno di Siena, 20-21 novembre 2009, a cura di S. Teucci, Firenze, Cesati, 2010, p.205-216.

2 NIEVO Ippolito, *Lettere*, a cura di M. Gorra, Milano, Mondadori, 1981, p.328 (da Mantova, il 25 febbraio).

to risorgimentali, gli sta accanto e raccoglie il suo ultimo voto, qualcuno che operando prodigi eviti all'antica Repubblica la sua sorte :

– Un'anima, un'anima ci vuole ! ma un'anima grande, un senno potente, una volontà d'acciaio ! ... Rompere, sconfiggere, distruggere deggiono essere il suo ministero : e del poco che resta armare serrata una falange Macedone, e così aprirsi un varco a tempi, a generazioni migliori. – Celio, hai tu in petto quest'anima ? gridò l'inquisitore sollevandosi con mezza la persona, – hai tu questo senno, questa volontà ?

Celio giunse le mani al cielo, e così le tenne breve spazio di tempo come ispirato da una fede sovrumana ; ma le sue braccia s'allentarono, la fronte rivolta in alto come ad interrogare Dio e il futuro, si chinò verso terra.

– Son solo ! mormorò ; e l'eroe d'un momento prima, tornò fanciullo nel pianto.

– Hai ragione ! sei solo ! ripeté il Formiani ; e ricadde come morto sul capezzale.

Celio tergendo le proprie lagrime come ne sentisse vergogna, gli si fece all'orecchio :

– Son solo, riprese egli ; ma i figli miei non saranno soli, perché le sciagure sono scuola di grandi e generosi sentimenti. Son solo, ma i nipoti saranno a migliaia, i pronipoti a milioni !

In queste parole del cavaliere il Formiani sembrava rianimarsi, e una sicurezza beata prender il posto di quell'eccitamento febbrile onde prima era tutto sconvolto.¹

Celio e Morosina, come Carlino dopo la caduta di Napoleone, si ritireranno infatti in provincia a far figli : dodici, che non sono pochi, ma di certo non abbastanza da procurare l'iperbolica progenie di migliaia di nipoti, di milioni di pronipoti, sicché questi numeri enormi dobbiamo intenderli come una metafora. Nievo vuol dire che perché dalla vecchia patria, dalla vecchia storia di Venezia nascano una nuova patria e una nuova storia (la storia, non altro, di Venezia che diventa Italia nella coscienza di Carlo Altoviti e nelle aspettative di tutte le anime italiane) non basterà l'eccezione di un demiurgo storico², né servirà tanto un'avanguardia d'ispirati eroi, quelli capaci di impennarsi con le dee della Verità, una mazziniana eletta apostolica : servirà la concordia del grosso, dei più, molte ma molte anime nuove che rinverdiscano la sempre viva anima italiana, accorrendo dal basso e, quest'altro senso è

1 NIEVO Ippolito, *Angelo di bontà. Storia del secolo passato*, testo critico secondo l'ed. del 1856 a cura di A. Zangrandi, Venezia, Marsilio, 2008, p.408-409.

2 È scoronante il cenno a Napoleone Bonaparte nelle ultime righe del romanzo : nascerà reincarnando il sempre encomiabile ma per nulla imperiale nodaro Chirichillo nove mesi dopo la morte di costui.

interessante in questa pagina, dalla periferia, dalle molte e diverse province della penisola.

4. Sicché la sospirata anima collettiva della religione nieviana, dietro specie umanitaria come in Mazzini, è l'anima nazionale italiana ; come in Mazzini essa volge, ma per più lenti gradi e con più realistico giudizio dei tempi, al suo cielo risorgimentale, dell'unità e libertà della patria. Dovrà farlo senza perdere il contatto con la terra, con le radici che nutrono gli individui diversi e concreti, non ipotetici né utopistici, che la compongono. Nel che io scorgo un concetto organico : ogni sostanza di cittadino, come l'organismo-nazione nel suo insieme, ha bisogno di alimento terrestre, perché si passi dall'italianità possibile a quella attuale ; perché ciascuno degli organismi, i particolari come il generale, sviluppi l'entelechia d'Italia che gli immane. Era un atto di fede credere che in ciascun veneziano o napoletano o toscano ecc. fosse in germe l'uomo italiano anche se non lo sa ? Era infatti un atto di fede.

Ma io scorgo altresì un criterio politico e quasi demografico. Come si può essere artefici infinitesimali del progresso se non si ha una casa, un focolare, un paese col suo campanile e la sua parlante socievolezza, col paesaggio e le pietanze ? Una varietà, l'Italia, che è ricchezza nutritiva : è un *topos* del Risorgimento che non mi pare sempre abbastanza presente nell'analisi culturale. E una moglie con cui far figli, e un lavoro per dar pane ai figli, e che questi abbiano i nonni, e che ci sia una cerchia d'amici per lo svago e il soccorso. I crociati sono troppo nomadi, i martiri per definizione muoiono prima del tempo, gli apostoli paiono esangui : chi se non castaldi e speciali e magari i buoni rustici darà alla patria i figli di cui la patria ha bisogno ? I pronipoti a milioni di Celio ; i « milioni di uomini » reclamati dall'ottuagenario, tesi se occorrerà anche per anni e decenni in uno « sforzo virtuoso, altissimo, nazionale » (II, p.105) ; fino « ai venti milioni di contadini » auspicati in *Rivoluzione politica e rivoluzione nazionale*, « poveri ed ignoranti » sì ma tutti persuasamente e concordemente italiani, e pronti alle armi non appena la patria chiami, perché « senza il subito ed efficace e coscenzioso concorso » di costoro non si avrà mai « né una fede né una forza né una vera nazione Italiana »¹.

5. A questo punto dovrebbe esser più semplice mostrare come il radicale apocalittico e patriottico nieviano sia, nelle *Confessioni*, alluso sui due livelli : disteso nella favola e compendiato, cifrato nella lingua.

1 NIEVO Ippolito, *Due scritti politici*, a cura di M. Gorra, Padova, Liviana, 1988, p.85.

La favola è l'agnizione dell'uomo italiano. Si rilegga l'*incipit* del romanzo, che è nei termini essenziali tutto il romanzo :

Io nacqui Veneziano ai 18 Ottobre del 1775, giorno dell'Evangelista San Luca ; e morirò per la grazia di Dio Italiano quando lo vorrà quella Provvidenza che governa misteriosamente il mondo. (I, p.3)

In queste poche frasi è mirabilmente riassunto il « paradigma apocalittico » delle *Confessioni* : queste frasi sono un vettore e una minima escatologia¹. Dalla cittadinanza e coscienza veneziana a quelle italiane si transita infilando ben tre segnapoli di fede in tre righe sole : un santo, il Dio dei cristiani e quello della religione progressiva e patriottica, la « Provvidenza che governa misteriosamente il mondo ». Ma si consideri anche il punto e virgola che divide in due il periodo : esso dispone (anche gerarchicamente) da una parte il passato e dall'altra il futuro, da una parte la storia e dall'altra la profezia. Ma a mio avviso esso anche divide (e unisce) da una parte la particolarità e dall'altra la generalità : a sinistra abbiamo una determinatezza temporale e locale, l'anagrafe della città e della data di nascita, l'atomo di folklore del calendario religioso ; a sinistra, con l'italianità orgogliosa e rivendicata, Dio che fa decreti imperscrutabili e la Provvidenza misteriosa, qualcosa di suggestivo e corrusco com'è una prospettiva di fede, indefinibile perché grandiosa, e che impone e concede sereno slancio all'immaginazione e un abbandono colmo di speranza. Il Veneziano e l'Italiano, la particolarità del concreto e del reale e la generalità ideale : tutti converrete che Nievo, come si vede dall'insieme delle sue elaborazioni, mai avrebbe inteso che la venezianità, e cioè il particolare e il passato, fossero azzerati, bensì superati e conservati nell'italianità, nella generalità e nel futuro.

6. E ora passiamo al senso politico compendiato nella lingua. Partirei da due giudizi acuti. Il primo è di Mengaldo :

Fin dalle sue prime opere Nievo è uomo non della regola e della costrizione, ma della libertà linguistica (a volte quasi dell'indifferenza). L'invenzione, certamente splendida, del personaggio di Carlino gli è servita anche per conservare anzi dilatare questa libertà. Nei due sensi : la libertà linguistica è indispensabile per costruire il personaggio di Carlino, che altrimenti non esisterebbe ; ma inversamente è proprio Carlino a permettere a Nievo di continuare a sguazzare, e sempre più lietamente, in quella libertà linguistica

¹ Riprendo l'espressione fra virgolette (e il concetto) da KERMODE Frank, *The Sense of an Ending. Studies in the Theory of Fiction* (1966) ; in italiano *Il senso della fine. Studi sulla teoria del romanzo*, con un saggio introduttivo di G. FERRONI, Milano, Sansoni, 2004.

che era il suo liquido amniotico, senza doverla troppo sottoporre a controllo. ¹

E poi questa definizione, proposta da Simone Casini, del « problema artistico nieviano » :

La sostanziale omogeneità della prosa epistolare dello scrittore e di quella dei suoi romanzi [...] testimonia come il problema artistico nieviano non riguardi tanto la mimesi – l'adattamento cioè della lingua alla caratterizzazione realistica di un personaggio –, ma consista al contrario nel trovare un nome alla propria lingua, preesistente, ormai matura. ²

Secondo Mengaldo una lingua che libertà va cercando ; secondo Casini una lingua che pretende le vengano riconosciute dignità e cittadinanza, così come essa è, col suo *status* di italiano impuro, contaminato coi dialetti e col parlato. I due giudizi approssimano bene il senso politico della lingua nieviana, soprattutto perché entrambi insistono su un dato che sembra solo psicologico e che invece era già anche politico : l'affezione orgogliosa di Nievo al proprio strumento, alla lingua del suo uso ; donde, quasi matematicamente, la sua incuranza o sdegno di modelli di coerenza e di adeguatezza che, dal sacrario della letteratura, questa lingua dell'uso (e del gusto) potessero delegittimare.

La petizione implicita nelle scelte linguistiche di Nievo per le *Confessioni* era, a ben vedere, la medesima ravvisabile nell'articolo del 1850 in cui Tenca aveva polemizzato col Manzoni a suo dire purista della *Lettera a Giacinto Carena*, da poco pubblicata nelle *Opere inedite*³. Tenca aveva « invocato » (pensando alla ventisettesima) il Manzoni dei *Promessi sposi* « per opporlo al Manzoni di questa lettera così arguta, così sofistica, così ravvolta in una dialettica sottile e cavillosa »⁴ ; contro il teorico della lingua di Firenze assunta a modello assoluto, s'era richiamato al grande autore che qualche anno prima aveva sciolto la « quistione » nella pratica, « con quel suo romanzo così bello, così semplice nello stile, e così italiano, senz'essere di nessuna città in particolare ». ⁵ Un romanzo « italiano » perché « di

1 MENGALDO Pier Vincenzo, *Colori linguistici nelle 'Confessioni' di Nievo* (1999), in IDEM, *Studi su Ippolito Nievo*, op. cit., p.239-259, alle pagine 245-246.

2 CASINI Simone, *Introduzione a NIEVO Ippolito, Le Confessioni d'un Italiano*, op. cit., p.CXIII.

3 *Sulla lingua italiana. Lettera inedita di Alessandro Manzoni*, in « Il Crepuscolo », II, n. 2, 12 gennaio 1851 ; ora in TENCA Carlo, *Saggi critici*, op. cit., p.97-107. Un quadro efficace delle opinioni di Tenca sulla lingua è in VITALE Maurizio, *La questione della lingua*, Palermo, Palumbo, 1984, p.458-61 e 598-606.

4 *Sulla lingua italiana*, op. cit., p.101.

5 *Ibid.*, p.100.

nessuna città in particolare » : italiana e non dialettale la sua lingua – Tenca suggerisce – proprio perché essa è contaminata e “lombarda”, disposta ad accogliere la varietà ed eterogeneità linguistica dell’Italia reale.

Quest’ultimo Manzoni appunto fu il modello di espressività popolare, di comunicatività interregionale e interclassista encomiato da Nievo nel *Conte Pecorajo*¹ ; non l’altro Manzoni, della quarantana e della teoria per Tenca, oltre che « sofisticata », autoritaria : « Trattasi adunque di rifar da capo la lingua, di obbligare un popolo di ventiquattro milioni d’uomini [si notino anche qui i « milioni d’uomini »], multiforme di storia, di tradizioni, di costume, di carattere, a foggare il proprio pensiero in uno stampo non suo, non conosciuto, a imporsi una nuova lingua, ch’esso non avrà appreso né dalla nutrice, né dai libri. E qual è l’autorità che possa pretenderlo, che possa vincere gli ostacoli che vi si frapporterebbero ? »². Opinando come fa, secondo Tenca, Manzoni misconosce la lingua italiana « viva, fresca, inviscerata nei costumi e nel carattere del popolo, tolta dalla sua lingua parlata », la lingua *vera* italiana perché *varia* dei popoli d’Italia *in attesa*, inseribile cioè nella prospettiva apocalittica della transizione e maturazione nazionale, quando il processo omogeneizzante sarà aiutato « dai commerci, dalle vie, dalla stampa, potentissimi mezzi di diffusione »³. Ma leggiamo più ampiamente, perché in questa pagina sono probabilmente articolati i presupposti e le implicazioni politiche della lingua dell’ottuagenario :

La quistione non è di trovare una lingua che possa diventar generale, ma bensì di trovare quella parte di lingua che lo è già nell’uso comune dei vari popoli italiani ; non è di far accettare certi vocaboli, ma di scoprir quelli che sono già accettati dalla maggioranza della nazione. È l’uso [...] che determina la lingua, quell’uso stesso che ne volgarizza l’intelligenza. E quest’uso è il risultato di studi, di attriti, di comunicazioni, di consenso di vita, che niuno può modificare né cancellare. È un immiserire il concetto della lingua quello di sottrarla al diritto comune, di farla serva di certa qual convenienza che la restringa ai confini d’una sola città. La lingua non è soltanto un complesso di vocaboli, che possono essere adoperati indistintamente da tutti i popoli d’Italia, ma è espressione particolare di idee caratteristiche a ciascun popolo e

1 Com’è noto, Nievo amò e considerò esemplare non l’edizione quarantana dei *Promessi sposi* bensì quella del ’27, con l’eclettismo delle sue soluzioni linguistiche, con l’apertura alle coincidenze lombardo-toscane. « E non è il solo. Fanno lo stesso – per motivi che vanno dalla sospettabile inerzia alla netta opposizione – molti dei maggiori intellettuali soprattutto settentrionali dell’Italia d’allora, che vedono o intravedono che il futuro sta dalla parte della loro libertà linguistica e che il fiorentinismo manzoniano è una scelta astratta e senza avvenire : parlo di Cattaneo, Tenca, Verdi, De Sanctis, Dossi e altri non pochi » (MENGALDO Pier Vincenzo, *Colori linguistici, op. cit.*, p.241-242).

2 *Sulla lingua italiana, op. cit.*, p.104.

3 *Ibid.*, p.105.

che formano parte della sua intima natura. Abolire d'un tratto di penna questa varia ricchezza di modi originali, che serba nel suo seno ciascuna città italiana, e che sono il tesoro del suo genio, della sua coltura, delle sue circostanze locali, per dare alla sola Firenze il mandato di pensare per tutta Italia, è impresa che niuno vorrebbe oggidi sostenere. L'unità della lingua deve nascere non dall'esclusione della maggior parte degli elementi che vi concorrono e da una semplificazione che diverrebbe miseria, ma bensì dall'uniformità di questi elementi ordinati secondo l'uso e i bisogni della nazione. Lasciamo come alla facezia fiorentina così pure all'ironia lombarda, alla gravità napoletana e romana il loro criterio originale, accogliamo nel patrimonio della lingua i loro modi di mano in mano che un uso più esteso li rende più familiari all'intera nazione, e quindi di proprietà comune, ma non circoscriviamo a un solo popolo quel che è impronta natia e attitudine particolare di spirito di tutti. ¹

Non circoscrivere a una città, alla lingua di una sola città l'« impronta natia », lo « spirito » che è di tutti gli italiani : perché le lingue oggi divise sono pegno dell'unità a venire, esistendo questa già in germe e dovunque, nella loquela di tutte le contrade e di tutti gli individui : un'« essenza », una « forma particolare del pensiero » ; anche le lingue hanno un'anima, Tenca sembra significare : « qualche cosa di più intimo, che non è la serie dei vocaboli enunciatori delle cose »². E si badi alla topica accennata più sopra, della ricca feconda varietà d'Italia, qui realizzata come « varia ricchezza » linguistica, dei tesori che ciascuna città serba in seno, legati alle « circostanze locali » ; senza però che possa suppersi, nell'apprezzamento, una posizione « federalista », che non c'è mai stata, né in Tenca né in Nievo, nemmeno in fatto di lingua : la ricca varietà non è spettacoloso banchetto da degustatori quanto ben assortita dieta da atleti, ad alimentare una marcia che ogni varietà trascenda. Alla fine l'identità, l'omogeneo della nazione prevarrà sul vario delle province e dei paesi, e già ora sul « segreto organismo della lingua, ugualmente compreso da tutti i popoli d'Italia, [...] si vien fabbricando l'edificio della lingua italiana e preparando la sua unità attraverso il labirinto delle fisionomie municipali »³.

Si noti l'immagine : verso l'« unità » attraverso il « labirinto » dei municipi. Non recita lo stesso l'*incipit* delle *Confessioni* ? Nacqui veneziano e morirò italiano : la vita di un uomo che era di una città, di un municipio, e rappresentava una parte, e che strada facendo ha scoperto in sé, passando per i meandri dell'esperienza e della storia, l'italianità e il tutto, il proprio essere Italiano e la nazione, come una latenza, una virtualità che doveva liberamente

1 *Ibid.*, p.104-105.

2 *Ibid.*, p.106.

3 *Ibid.*

svilupparsi. La posizione linguistica di Tenca sembra discendere dallo stesso radicale mitico di Nievo : le parlate locali, dietro la carne eterogenea, sono già unanimi, hanno già tutte un'anima italiana ; il tempo perequatore provvederà ad assimilarle sempre più, fino al coronamento apocalittico dell'edificio che si sta segretamente fabbricando, dell'unità che si va preparando.

7. La medesima fede potenziale è decifrabile nell'opzione linguistica delle *Confessioni* : è probabilmente uno degli effetti maggiori dell'influenza che Tenca e « Il Crepuscolo » ebbero sulla formazione di Nievo¹. L'ottuagenario (e per lui e con lui il suo autore) usa per scrivere la lingua che ha, quella di cui dispone, non altra, e può non curarsi di norme e modelli che stiano fuori o più in alto, perché è certo che la lingua di un italiano, difforme regionale e spuria quanto si vuole, avrà sempre in sé quanto basta a farne lingua italiana : se imperfetta, solo perché la storia è ancora imperfetta ; solo perché l'Italia, come la sua lingua, va elaborandosi dal basso, nei tempi possibili, in un crogiuolo di energie tanto espressive quanto intellettuali e morali. Ci sarà un giorno una sola lingua per tutti gli italiani, come Nievo ha fede nei molto tenchiani *Studii sulla poesia popolare e civile* ; e, come allude, con una sola lingua, una sola patria².

Il ragionamento principia, come quello di Tenca, dal dato della ricchezza e varietà – « Nessuna lingua d'Europa è ricca di così svariate gradazioni come la nostra » – e come in Tenca prosegue in un bilancio del male e del bene che gli insulti della storia politica hanno comportato nella sfera linguistica : la divisione dei parlanti d'Italia, è vero, è stata più volte coefficiente di « discordie cittadine » e « invidie municipali », ma ha avuto anche effetti positivi, « ove si consideri la maggiore originalità che ne desumono le diverse regioni della penisola, e il grande vantaggio che insensibilmente perverrà alla lingua scritta dalla fusione che in questi immensi materiali parlati si verrà operando sotto la pressione unificatrice del tempo »³. La « pressione unificatrice del tempo », si noti, è entità assai meno laica dei commerci delle vie e della stampa a cui (come poi Ascoli) si era affidato Tenca. Per Nievo, sembra di capire, è piuttosto la « Provvidenza » misteriosa che agisce nella storia a governare anche il destino delle lingue :

1 Su questa influenza, in generale, cf. MAFFEI Giovanni, *Ippolito Nievo e il romanzo di transizione*, op. cit., *passim*.

2 Gli *Studii sulla poesia popolare e civile massimamente in Italia* apparvero su « L'Alchimista friulano » nell'estate del 1854, e nello stesso anno uscirono in volume (Udine, Vendrame). Citerò dal testo compreso in NIEVO Ippolito, *Scritti giornalistici*, a cura di U.M. Olivieri, Palermo, Sellerio, 1996, p.55-97.

3 *Ibid.*, p.80.

Le frasi per avventura illogiche, o troppo rozze e avventate, o prolisse dei dialetti, se sono rifiutate come spurie dal seno della loro gran madre, durano prima per lunghi secoli nei volgari discorsi, poi vanno scomparendo al fondo, sovente per impegliarsi, talora per impegnare, sempre però tendenti a passare dall'uso provinciale al generale sia per la crescente uniformità delle opinioni Italiane, sia per natural attitudine d'ogni segno che vesta acconciamente il concetto. Così avviene, che anche in questo affar delle lingue come in ogni umana cosa, il bene s'accompagna al male per combatterlo dappprincipio, per soverchiarlo dappoi, per annientarlo in fine. ¹

È normale che per ora, nella transizione, i « linguaggi provinciali » siano un ricco travaglio, in attesa che il Fine trionfi. Se emergono sulla scena ciò non deve preoccupare i solleciti delle « grandi lingue nazionali » : « Io invece credo che questo manifestarsi sul campo letterario dei vari dialetti serva a farli conoscere scambievolmente, sicché il buono dell'uno valga a trasformare il cattivo dell'altro »². Anche così, confrontando parola a parola, gli italiani di tutti i municipi impareranno la concordia, e le parti a convergere, e – come terminano gli *Studii*, a norma dell'articolo apocalittico della fede, in tinta con gli aerei trionfi su cui chiude profetando l'ottuagenario – « giorno forse benché lontano verrà, in cui a forza di transazioni e tortuosità i dialetti si troveranno tanto collimanti fra loro, e tutti insieme simili tanto alle lingue nazionali che non sarà utopia lo sperarne una definitiva fusione conciliatrice »³.

8. Così ha riassunto Mengaldo, alla ricerca delle scaturigini della « ricchezza e varietà »⁴ della lingua di Nieve, coi colori locali e le inflessioni del parlato che la screziano fittamente nell'epistolario e, per osmosi, nella chiacchiera dell'ottuagenario :

Nieve ha vissuto, a lungo in proporzione alla brevità della sua vita, tra Veneto, Mantova (e il mantovano è ed ancor più era un dialetto di tipo emiliano, non lombardo) e il Friuli ; suo padre era mantovano, la madre e l'amatissimo nonno veneti ; negli ultimi anni ha avuto significativi contatti con Milano e con milanesi. ⁵

1 *Ibid.*, p.80-81.

2 *Ibid.*, p.96-97.

3 *Ibid.*, p.97.

4 Ho ritrovato solo in fase di stesura finale l'esatta coppia in MENGALDO, *Colori linguistici, op. cit.*, p.245.

5 *Ibid.*, p.240.

Si muoveva « fra tre o quattro poli dialettali », non era « legato a uno solo » : « la sua condizione è differente da quella di tanti scrittori sia dell’Ottocento che del Novecento, nei quali si confrontano *un* dialetto e la lingua nazionale », coi suoi registri e i suoi pigmenti¹. Poi c’è che soggiornò non così poco in Toscana, che lesse e rilesse la ventisettesima dei *Promessi sposi*, che era vorace di pagine italiane (e non solo italiane) eterogenee : giornali e libri, la letteratura illustre e quella corruiva, le cronache politiche e la teoria, anche la meno affabile. Ed era (e si raccontava) ascoltatore altrettanto curioso di voci rustiche e cittadine, di parlati locali e sociali, con un talento particolare mimetico nel farli propri e rifarli scrivendo, riversando venetismi e lombardismi, tinte del Mantovano e del Friuli, toscanismi accusati e francesismi, l’aulico e il giornalistico in una lingua, come Mengaldo ha apprezzato e tutti apprezziamo, « conservativa a molti poli e a molti sapori »².

Dove meglio che in Nievo potremmo scorgere in *specimen*, intuire e godere *dal vero* la « ricchezza e varietà » dell’Italia linguistica reale negli anni che precedettero l’Unità, offerte in un andare affabile e diretto, spregiudicato e “naturale”, ben diverso dal plurilinguismo prezioso, dalle compiaciute libagioni scapigliate di poco successive ? Dove meglio che nella conversazione amabile del vecchio che si racconta ? Una ricca varietà, una vitale confusione di differenze, un disordine pulsante e creativo. Eppure possiamo credere che Carlo, d’accordo con il suo autore, augurasse ai pronipoti di poter adoperare, un giorno, un italiano diverso.³

Giovanni MAFFEI
Università di Napoli Federico II

1 *Ibid.*

2 MENGALDO Pier Vincenzo, *L’epistolario di Nievo : un’analisi linguistica*, Bologna, Il Mulino, 1987, p.348.

3 Che ancora al tempo delle *Confessioni* Nievo coltivasse l’ideale, perfino l’utopia “normativa” di una lingua italiana futura fortemente unitaria, nonostante la tolleranza e il compiacimento, nel romanzo, dei « linguaggi provinciali », degli ingredienti locali del parlato, è comprovato, come mi fa notare Patrizia Zambon, da un articolo sulla « Ricamatrice » del 16 marzo 1859, dove si ritrovano concetti ed espressioni degli *Studii* e in cui lo scrittore, firmandosi N.N., vuol persuadere le lettrici « della necessità di abbandonare anche nei colloqui famigliari l’usanza del rozzo e vario dialetto per quella più nobile e sicura della lingua comune » : zitelle, spose e giovani madri « mantengano, se la hanno, la buona usanza di parlar bene ed italiano, si sforzino ad apprenderla se non l’hanno ancora, e la gente di casa, i figliuoli, le sorelline, le cameriere siano obbligate poco per volta a comprendere ed a parlare quella nobile lingua che fu strumento di civiltà al mondo, e sarà sempre pel nostro paese una gloria, e più che un segno una parte non minima di riconoscimento e di vita. Avranno portato il loro sassolino al grande edificio del rinnovamento civile : né sarà poco » (*Sulla convenienza per le fanciulle di adoperare anche nell’uso domestico la lingua comune italiana*, in NIEVO Ippolito, *Scritti giornalistici alle lettrici*, a cura di P. Zambon, Lanciano, Carabba, 2008, p.279-282)

« Mandaci i tuoi figli : per essere buoni Italiani
converrà si facciano un pochettino Greci »

Filellenismo e discorso filellenico
nelle *Confessioni d'un Italiano*¹

La presenza di quello che si potrebbe chiamare un « momento greco » nelle *Confessioni d'un Italiano* non deve stupire. In effetti, se il progetto insieme letterario e politico di Nievo consiste nel ripercorrere i momenti chiave del Risorgimento, è naturale che la partecipazione degli italiani alla guerra di indipendenza greca, fenomeno quantitativamente marginale ma simbolicamente fondamentale, trovi spazio nel romanzo. La perplessità che non mancarono di suscitare le pagine greche del romanzo² nasce piuttosto dal loro carattere apparentemente ingenuo, irrigidite come sono in una retorica alquanto roboante che comunica la sensazione di un curioso anacronismo. A sfumare tale impressione non basta il ricordo di altri passi del romanzo in cui il narratore può abbandonarsi con piacere all' enfasi patriottica, così come non basta nemmeno il richiamo alla distinzione tra discorso dei personaggi, voce narrante e pensiero dell'autore.

1 Il presente contributo è la versione italiana, aggiornata e modificata, di un nostro precedente intervento («“Envoye-nous tes fils : pour devenir de bons Italiens, il faudra qu'ils se fassent quelque peu grecs”. Le philhellénisme rétrospectif d'Ippolito Nievo, entre nostalgie de l'héroïsme et deuil des illusions»), in occasione del convegno internazionale *Les Romantiques et la Grèce* organizzato da Marie de Gandt, tenutosi all'École Normale Supérieure di Parigi i 1-2 giugno 2007 e di cui gli atti non sono stati pubblicati. Nel frattempo è uscito il saggio di Rosa Giulio, *Sotto il segno di Athena. L'Ellade eroica tra mito e storia nella letteratura italiana*, Salerno, Edisud, 2008. Questo notevole volume contiene un intero capitolo dedicato al romanzo nieviano, riletto per la prima volta in chiave filellenica : *Nievo : il «romanzo ellenico» delle Confessioni*, p.271-318. Interessante anche la lunga e articolata recensione del volume proposta da Gabriella Carrano (*La trasfigurazione dell'Ulisse omerico e dantesco : metamorfosi e fascino di un mito*, «Forum Italicum», vol. 23, n. 2, 2009, p.521-530). Dopo l'originalissima e completa interpretazione di Rosa Giulio alla quale rimanderemo frequentemente, il contributo qui proposto aggiunge poco di nuovo. Speriamo tuttavia che l'impostazione diversa del discorso e l'aggiornamento della bibliografia storica e critica possano acquisire significato per il loro inserimento in un volume su Nievo e il Risorgimento liberatore.

2 Basti qui ricordare il giudizio spietato di Dino Mantovani : «Ma quel che più nuoce allo svolgimento del Romanzo, dal capitolo undecimo in poi, è l'intrusione della Grecia. [...] quel viluppo di avventure tra greche e italiane, non possono piacere a nessuno.» (MANTOVANI Dino, *Il poeta soldato. Ippolito Nievo 1831-1861*, Milano, Fratelli Treves, 1900, p.289).

In realtà, la distanza cronologica che separa la stesura del romanzo dagli eventi storici ricordati¹ crea un gioco assai sottile di polifonia e focalizzazione discordante che sembra suggerire – questa l'ipotesi che cercheremo di difendere – uno spostamento, uno slittamento dell'argomento affrontato da Nievo : infatti, il romanzo prende spunto non tanto dalla Grecia insorta e dalla partecipazione di alcuni valorosi italiani alle battaglie quanto da una riflessione retrospettiva sul filellenismo inteso in senso lato. In altre parole, Nievo affronta non tanto l'evento storico di per sé, quanto la sua interpretazione posteriore e la sua possibile trasformazione, alla vigilia dell'Unità italiana, in « luogo della memoria »². Inoltre, le pagine evocanti la Rivoluzione greca e il volontariato italiano non possono leggersi indipendentemente dalla costruzione di una vera e propria topica greca nel romanzo, topica che esula dalla questione del filellenismo. Più profondamente, attraverso il caso delle pagine greche delle *Confessioni*, è possibile mostrare come Nievo elabori un romanzo non solo storico ma anche metastorico, capace di oscillare tra ricostruzione dei fatti e riflessione sul significato dei fatti.

Occorre premettere all'analisi testuale una serie di precisazioni sul filellenismo italiano che rispetto a quanto avviene in altri paesi europei, ha la caratteristica di presentarsi come manifestazione di una parentela stretta tra le due penisole : la Grecia non rappresenta un'alterità, bensì una complementarietà culturale in quanto sorella dell'Italia sin dall'antichità più remota. Ora, questa parentela acquisisce nuovo valore per due popoli che nell'Ottocento tentano entrambi di scuotere il giogo di una plurisecolare dominazione straniera. La percezione di due destini paralleli è suscettibile di accompagnarsi a rappresentazioni fantasiose della Grecia e soltanto dopo i primi contatti diretti gli Italiani si accorgeranno con stupore che i Greci del 1821 si sono singolarmente orientalizzati dopo secoli di presenza turca. Senza ripercorrere tutta la storia della cosiddetta « rigenerazione » della Grecia, è giocoforza ricordare alcune date particolarmente importanti : già nel 1819 l'interesse dell'Italia

1 Durante il convegno, Georges Saro ha sottolineato giustamente l'importanza della guerra di Crimea (1853-1856) che, poco prima della stesura delle *Confessioni*, riattivò l'ostilità europea contro l'Impero ottomano, fece leva su complessi pretesti religiosi, esacerbò il problema del controllo del commercio marittimo tra Mar Nero e Mediterraneo e infine permise al Regno di Sardegna di partecipare al conflitto in nome del principio delle nazionalità. È ipotizzabile che il mutato contesto diplomatico alla fine degli anni 1850 abbia contribuito non poco alla scelta nieviana di risuscitare le gesta dei patrioti italiani contro gli ottomani negli anni 1820. Non a caso la fine del romanzo contiene diverse allusioni alla guerra di Crimea, durante la quale muore uno dei personaggi d'invenzione, Demetrio, figlio di Aglaura e Spiro (cf. *infra*).

2 Certo, questa famosa nozione mutuata da Pierre Nora oggi può sembrare scontata. Ma l'uso ne resta pertinente nel caso di Nievo, nella misura in cui il romanzo propone una vera e propria cartografia di quei «luoghi della memoria» dell'Italia in un momento cruciale del processo di unificazione : simboli e miti, strutture e avvenimenti, personaggi e date, per usare la tipologia di Mario Isnenghi (*I luoghi della memoria*, a cura di Mario Isnenghi, Roma-Bari, Laterza, 3 vol., 1996-1997).

per la Grecia moderna conosce una svolta decisiva in seguito all'episodio drammatico di Parga, subito rielaborato nella letteratura e nell'arte (basti pensare al poemetto di Berchet, *I profughi di Parga* nel 1823 e al più tardivo quadro di Hayez¹, tra l'altro derivato più dall'opera di Berchet che dall'evento storico). Ma a segnare l'inizio vero e proprio della guerra d'indipendenza è l'anno 1821 : nel mese di marzo scoppiano i moti, in concomitanza con le prime insurrezioni costituzionali nel sud d'Italia e nel Piemonte. Non a caso gli esuli del 1820 e del 1821, carbonari o meno, formano il contingente di volontari italiani più numeroso in soccorso al popolo greco. Nonostante alcuni casi di militanza costituiscano una risposta più o meno disperata a necessità prettamente materiali, si può parlare di un *trasferimento di patriottismo* : non potendo lottare per la libertà dell'Italia, i filelleni italiani vanno a combattere in terra greca. I contingenti italiani, abbastanza scarsi (circa 150 uomini), dovranno scontrarsi presto con l'estrema difficoltà delle condizioni di vita in Grecia : molti muoiono non sul campo ma di fame o di malattia, fino alla terribile sconfitta di Peta, il 16 luglio 1822².

La partecipazione di Byron segna un'altra svolta decisiva nella storia del filellenismo in generale e del filellenismo italiano in particolare : è da Genova che nel 1823 il poeta inglese salpa per la Grecia, accompagnato dal giovane conte Pietro Gamba che pubblicherà un resoconto dell'avventura³. Sulla scia di Byron, una seconda ondata di filelleni italiani partecipa alle battaglie della guerra d'indipendenza : è il caso di ricordare almeno Santorre di Santa Rosa e Vincenzo Pisa, veterano di Marengo nonché carbonaro. Il più delle volte, i patrioti italiani partono dall'Inghilterra o dalla Francia, dove scontano l'esilio dopo le rivoluzioni napoletane. L'assedio di Missolungi e la morte di Byron rappresentano il parossismo simbolico di questa seconda fase del filellenismo, mentre gli anni 1824-1827 sono segnati da gravi difficoltà sul fronte rivoluzionario, soprattutto dopo l'intervento dell'Egitto. La battaglia di Navarino nell'ottobre 1827 segna la vittoria greca, anche se bisogna

1 Per la dimensione corale dell'eroismo rappresentato, il quadro di Hayez (*I profughi di Parga* o *Gli abitanti di Parga che abbandonano la loro patria* (1826-1831), Brescia, Musei Civici d'Arte e Storia) – di cui esistono altre due versioni meno famose – assume nella storia della pittura civile un'importanza paragonabile a quella della *Scène des massacres de Scio* (1824, Paris, Musée du Louvre) di Delacroix. Cf. URBANI Brigitte, «*I profughi di Parga*» : *fortune poétique et iconographique d'un thème patriotique*, «*Italies*», VI, 2002, p.558-565.

2 Per le statistiche relative ai diversi gruppi di filelleni, cf. SAINT-CLAIR William, *That Greece might still be free. The Philhellens in the War of Independence*, Oxford, Oxford University Press, 1972, p.356 e BARAU Denys, *La cause des Grecs. Une histoire du mouvement philhellène (1821-1829)*, Paris, Honoré Champion, 2009, p.625-626.

3 *A Narrative of Lord Byron's last Journey to Greece, extracted from the Journal of Count Peter Gamba, who attended His Lordship on that Expedition*, Paris, A. and W. Galignani, 1825.

aspettare il trattato di Adrianopoli nel 1829 perché l'autonomia della Grecia venga riconosciuta¹.

Ovviamente, la successione cronologica degli eventi aiuta poco a comprendere il significato profondo del filellenismo, concetto segnato da una forte ambiguità. In effetti, il filellenismo va prima di tutto inteso, in senso pratico, come partecipazione di alcuni patrioti italiani alla guerra d'indipendenza greca nonché alle insurrezioni della fine dell'Ottocento², ma lo si può anche intendere in senso etimologico come una manifestazione soprattutto culturale di interesse per la Grecia, manifestazione le cui radici risalgono ovviamente alla riscoperta settecentesca dell'Antichità e al rinnovo degli studi dedicati alla Grecia antica e poi moderna. A scanso di equivoci, alcuni storici propongono di parlare di *filellenismo* per la mobilitazione politica e/o militare e invece di *discorso filellenico* per la costruzione di un immaginario collettivo della Grecia elaborato al di fuori della Grecia³. In uno dei più recenti e più completi saggi dedicati al fenomeno, Denys Barau analizza il filellenismo come uno *chassé-croisé* tra le corti europee rimaste sorde agli appelli dei patrioti greci (ad esempio con il manifesto pubblicato dal senato messeno riunito a Kalamata e da Mavromichalis nel 1821) e la risposta immediata delle popolazioni europee, pronte a schierarsi dalla parte dei Greci insorti: in altre parole, l'iniziativa popolare (in senso lato) si sarebbe sostituita ai poteri istituzionali particolarmente restii ad agire. In questa prospettiva, il fi-

- 1 Questi brevi cenni storici si fondano sui seguenti studi (in ordine cronologico): SVORONOS Nicolas, *Histoire de la Grèce moderne*, Paris, PUF, 1953; SAINT CLAIR William, *That Greece might still be free*, op. cit.; VACALOPOULOS Apostolos E., *Histoire de la Grèce moderne*, Roanne, Horvath, 1975; LIAKOS Antonis, *L'unificazione italiana e la Grande Idea. Ideologia e azione dei movimenti italiani in Italia e in Grecia, 1859-1871*, trad. it. di A. Giacumacatos, Firenze, Aletheia, 1985; *Risorgimento greco e filellenismo italiano. Lotte, cultura, arte*, a cura di C. Spetsieri Beschi et E. Lucarelli, Roma, Edizioni del Sole, 1986; *Indipendenza e unità nazionale in Italia e in Grecia*, Convegno di studi, Atene, 2-7 ottobre 1985, Firenze, Olschki, 1987; MONTAGUE WOODHOUSE Christopher, *Modern Greece. A Short History*, Londres-Boston, Faber and Faber, 1991⁵; URBANI Brigitte, *Patriotes italiens en Grèce*, «Italies», 1997, p.47-73; *Philhellénismes et transferts culturels dans l'Europe du XIX^e siècle*, numero speciale della «Revue germanique internationale», 1-2, 2005; PÉCOUT Gilles, *Philhellenism in Italy: Political Friendship and the Italian Volunteers in the Mediterranean in the Nineteenth Century*, «Journal of Modern Italian Studies», vol. 9, n. 4, dicembre 2004, p.405-427; BARAU Denys, *La cause des Grecs*, op. cit.
- 2 Cf. PÉCOUT Gilles, *Amitié littéraire et amitié politique méditerranéennes: philhellènes français et italiens de la fin du XIX^e siècle*, in *Philhellénismes et transferts culturels dans l'Europe du XIX^e siècle*, op. cit., p.207-218.
- 3 Cf. soprattutto ZANOU Konstantina, *Andrea Mustoxidi: nostalgie, poésie populaire et philhellénisme*, in *Philhellénismes et transferts culturels dans l'Europe du XIX^e siècle*, op. cit., p.143-154. La distinzione tra filellenismo e discorso filellenico trova le prime formulazioni già nell'Ottocento, ad esempio nel *Dizionario della lingua italiana* del Tommaseo: «Filelleno. [...] Che ama la nazione greca o le lettere greche. [...] Così chiamaronsi, dalla guerra greca del 1821, gli Europei che, con la spada, con gli scritti, con sussidio d'armi o di danari, dimostrarono l'affetto loro alla Grecia. Tra i *Filelleni* in senso polit. c'era de' *Fillelli* in senso letter.» (TOMMASEO Niccolò – BELLINI Bernardo, *Dizionario della lingua italiana*, Torino, UTET, 1869, vol. II, parte prima, p.796).

lellenismo può essere studiato in tre modi diversi : come *intervento* concreto (e spesso individuale) nella guerra d'indipendenza e nelle relazioni internazionali ; come *configurazione ideologica* che lo storico contemporaneo può ricostruire grazie ai documenti culturali (soprattutto testi e immagini) ispirati dagli eventi di Grecia ; infine, come un *movimento*, da intendere nel significato ottocentesco della parola (ovvero come un'azione collettiva destinata a modificare una situazione sociale o politica) e da studiare grazie a un approccio che sappia associare dimensione pragmatico-politica e storia delle idee¹. Inoltre, per distinguere le diverse forme di coinvolgimento, Denys Barau propone una divisione in due categorie di attori : i filelleni « del fronte » (i volontari partiti per la Grecia) e i filelleni « delle retrovie » (intellettuali e patrioti che sostengono la causa a distanza)².

In ambito letterario, si tende spesso a trascurare il primo aspetto a favore del secondo, ovvero a dissociare filellenismo pratico-militare e filellenismo culturale, allo scopo di periodicizzare e classificare la produzione letteraria legata all'entusiasmo suscitato dalla Grecia, al di là degli eventi intercorsi tra il 1821 e il 1829. Come ben si sa, in questa prospettiva restano fondamentali gli studi di Arnaldo Di Benedetto³ e sono ormai ben note le

1 BARAU Denys, *La cause des Grecs*, op. cit., p.24-27.

2 *Ibid.*, p.29.

3 DI BENEDETTO Arnaldo, *«Le rovine d'Atene» : letteratura filellenica in Italia tra Sette e Ottocento*, in IDEM, *Dal tramonto dei lumi al romanticismo. Valutazioni*, Modena, Mucchi, 2000, p.243-276 ; cf. anche IDEM, *Le nazioni sorelle. Momenti del filellenismo letterario italiano in Niccolò Tommaseo : popolo e nazioni. Italiani, corsti, greci, illirici*, atti del Convegno internazionale di Studi nel bicentenario della nascita di Niccolò Tommaseo, Venezia, 23-25 gennaio 2003, a cura di F. Bruni, Roma-Padova, Antenore, 2004, vol. II, p.435-458. Per ulteriori informazioni sulla letteratura filellenica, cf. (in ordine cronologico) MUONI Guido, *La letteratura filellenica e il romanticismo italiano*, Milano, Società editrice libraria, 1907 ; PERSICO Elena, *Letteratura filellenica italiana : 1787-1870*, Roma, Tipografia Bondi, 1920 ; DROULIA Loukia, *Philhellenisme. Ouvrages inspirés par la guerre de l'indépendance grecque 1821-1833. Répertoire bibliographique*, Athènes, Centre de Recherches Néohelléniques, 1974 ; MASCILLI MIGLIORINI Luigi, *Il mito della Grecia in Italia tra politica e letteratura*, in *Indipendenza e unità nazionale in Italia e in Grecia*, Convegno di studio, Atene, 2-7 ottobre 1985, atti a cura della Società toscana di storia del Risorgimento, Firenze, Olschki, 1987, p.50-59 ; MELOSI Laura, *Filellenismo classico e romantico. La causa greca nella poesia italiana dell'Ottocento*, in *Le forme della poesia*, VIII Congresso dell'ADI, Siena, 22-25 settembre 2004, Atti a cura di R. Castellana e A. Baldini, Università di Siena, 2006, vol. II, p.353-361. Se si cerca di risalire alle origini del sentimento filellenico in Italia, si impone ovviamente il nome di Foscolo, i cui scritti sulla Grecia moderna furono particolarmente precoci e audaci : basti pensare all'interesse di Foscolo per l'episodio di Suli (1803) – episodio al quale Nievo fa indirettamente riferimento (cf. *infra*) – e al racconto ben documentato *On Parga* (1819), ripreso nel 1820 alla fine del primo libro di *Narrative of Events Illustrating the Fortunes and Cession of Parga*. Come giustamente osserva Rosa Giulio (*Foscolo : la questione ionico-pargiotta come paradigma del diritto delle genti*, in *Sotto il segno di Athena*, op. cit., p.197-270), gli scritti di Foscolo sulla Grecia manifestano la sua fede nella «funzione pedagogica della letteratura» (p.207), nonché, proprio nel periodo dell'esilio londinese, il suo giudizio spietato sull'affarismo e la vita parlamentare inglese. Tuttavia, gli scritti foscoliani sulle sorti della Grecia moderna ebbero scarsa diffusione e interessano più che altro come documenti sulla preistoria del filellenismo politico – lo stesso Foscolo mantenne sempre le distanze rispetto ai filelleni europei che ebbe modo di frequentare

opere più significative della letteratura italiana filellenica, tra le quali spiccano ovviamente i già citati *Profughi di Parga* di Berchet, autentica pietra miliare. Limitiamoci quindi a qualche osservazione marginale : la Rivoluzione greca ha ispirato poche opere di finzione (pochissimi romanzi, raccolte liriche, tragedie, drammi) mentre sono ovviamente preponderanti le testimonianze, postume o meno, spesso pubblicate ad anni di distanza, nonché le opere di erudizione, come le fondamentali compilazioni storiche di Cesare Cantù¹ e Giuseppe Rovani². D'altra parte, il catalogo delle opere filelleniche lascia intravedere l'importanza delle triangolazioni culturali (ad esempio Grecia-Italia-Inghilterra o Grecia-Italia-Francia) : così Rovani intende proseguire il lavoro di François Pouqueville, mentre il famoso poema di Berchet su Parga viene pubblicato a Parigi con una traduzione assai libera di Claude Fauriel³, agli studi del quale si ispirerà a sua volta Tommaseo per il suo imponente lavoro sui canti popolari greci⁴. Tali derivazioni non offrono certo alcuna garanzia di esattezza storica o filologica ma illustrano la solidarietà culturale dei patrioti europei che fa da controcanto alla solidarietà militare dei volontari partiti in Grecia.

Tale è la cornice culturale, qui semplicemente abbozzata, nella quale si iscrive l'opera di Nievo. Nella misura in cui filellenismo pratico e discorso filellenico sono strettamente legati, le opere letterarie che mettono in scena l'Epanastasi con un importante scarto cronologico suscitano di solito un certo imbarazzo critico, spesso tradotto nella loro emarginazione dal corpus di riferimento. Ad esempio Arnaldo Di Benedetto riserva alle *Confessioni di un Italiano* uno spazio assai esiguo in una rubrica abbastanza eterogenea intitolata «Altra letteratura filellenica»⁵ e prima del già ricordato saggio di Rosa

in Inghilterra. È evidente invece che le origini del poeta e la presenza nella sua opera di una tematica greca contribuirono non poco al filellenismo in senso letterario e culturale, tanto da permettere a Rosa Giulio di affermare che nelle *Confessioni* la «componente ellenica [...] nasce per suggestione foscoliana» (*Nievo : il «romanzo ellenico» delle Confessioni, op. cit., p.274*).

- 1 CANTÙ Cesare, *Storia di cento anni (1750-1850)*, Firenze, Le Monnier, 1851.
- 2 ROVANI Giuseppe, *Storia della Grecia negli ultimi trent'anni in continuazione di quella di Pouqueville*, Milano, Daelli, 1854.
- 3 BERCHET Giovanni, *I profughi di Parga*, Paris, Firmin Didot, 1823.
- 4 TOMMASEO Niccolò, *Canti popolari toscani, corsi, illirici, greci*, Venezia, Tasso, 1841.
- 5 DI BENEDETTO Arnaldo, «*Le rovine d'Atene*» : *letteratura filellenica in Italia tra Sette e Ottocento, op. cit., p.274-276*. Occorre tuttavia specificare che la scelta di relegare Nievo negli strascichi della letteratura filellenica è coerente con il taglio generale degli studi di Arnaldo Di Benedetto che si interessa alle origini del filellenismo nel Settecento più che alla sua eventuale trasformazione in moda letteraria. D'altronde, alcuni scrittori dell'Ottocento proposero una periodizzazione assai simile per la storia dell'indipendenza stessa, cercandone i motivi a monte e fermandosi prima del trattato di Adrianopoli (cf. ad esempio Mario Pieri, *Storia del Risorgimento della Grecia dal 1740 al 1824*, Torino, Biblioteca dei comuni italiani, 1853).

Giulio (e ad eccezione delle penetranti ma poche pagine che Simone Casini dedicò all'argomento nell'introduzione dell'edizione critica¹), il romanzo nieviano non veniva mai interpretato in questa chiave. Ora, il modo del tutto originale (e originale spesso in quanto fa leva, paradossalmente, su informazioni indirette e luoghi comuni assunti come tali) in cui Nievo affronta la questione greca si presenta come un invito, attraverso gli strumenti della finzione letteraria e senza rinunciare alla giusta distanza critica, a conciliare il ricordo del filellenismo pratico con il legame affettivo e culturale che affianca Grecia e Italia.

Ma quali sono i rapporti di Nievo con la Grecia ? Nessuno, viene spontaneo rispondere. Nievo è nato dopo la guerra d'indipendenza greca, non è mai andato in Grecia, ha una conoscenza poco più che scolastica del greco antico² e non padroneggia affatto quello moderno (quando si dedica alla traduzione in italiano di alcuni canti popolari greci raccolti da Marinos Papadopoulos Vretos, lo fa basandosi sulla traduzione francese di Prosper Mérimée³). Si può affermare subito che le informazioni storiche e culturali sulla Grecia contenute nel romanzo sono di seconda o addirittura di terza mano, giacché Nievo, con la solita incantevole disinvoltura, attinge a piene mani da Rovani e soprattutto da Cantù (e la fondamentale edizione critica di Simone Casini ricostruisce puntualmente le fonti di Nievo). L'interesse del riferimento greco nelle *Confessioni* non deriva quindi dal contenuto storico ma dalla sua manipolazione e trasformazione. Addentriamoci quindi nel romanzo, partendo dal capitolo xx, che contiene il più lungo passo dedicato alla Grecia. Mentre è in esilio a Londra per aver partecipato alla rivoluzione napoletana, Carlo riceve nel 1821 una lettera da sua sorella, sposata con il greco Spiro, partito sin dall'inizio della rivoluzione e che lei ha poi raggiunto. Si badi a tre particolari significativi. Prima di tutto, va sottolineata la presenza di Carlo a Londra, simbolo di libertà e di cosmopolitismo, punto di incontro degli esuli italiani importante quanto e forse più di Parigi, soprattutto per l'esperienza inaugurale di Foscolo nella capitale inglese : non sembra casuale che il vigoroso invito di Aglaura all'azione e il richiamo alla solidarietà tra i popoli arrivi a Carlo proprio nella città in cui si concentrano

- 1 NIEVO Ippolito, *Le confessioni d'un Italiano*, a cura di Simone Casini, Parma, Fondazione Pietro Bembo / Ugo Guanda Editore, 1999, 2 vol. Le considerazioni sull'«epos neogreco» e la sua poco entusiasta ricezione critica si trovano a p.xcvi-xcvi dell'introduzione.
- 2 Per quanto riguarda la padronanza del greco antico, Elsa Chaarani Lesourd cita una lettera del 27 gennaio 1856 ad Arnaldo Fusinato nella quale Nievo dice di leggere l'*Iliade* nell'originale greco ma con l'aiuto di una grammatica e di una traduzione in latino (CHAARANI LESOURD Elsa, *Ippolito Nievo. Uno scrittore politico*, traduzione dal francese di Laura Toppa, Venezia, Marsilio, 2011, p.96).
- 3 Queste traduzioni furono pubblicate postume : MANTOVANI Dino, *Sei canti popolari della Grecia moderna tradotti da Ippolito Nievo*, «Nuova antologia», vol. 72, fasc. xxii, novembre 1897, p.357-367. Nievo si servi della seguente edizione : Marino Vreto, *Contes et poèmes de la Grèce moderne*, précédés d'une introduction par Prosper Mérimée, Paris, Émile Audois, 1855.

le forze patriottiche dell'Europa. Inoltre, la lettera di Aglaura, giunta a Carlo dopo varie peripezie e accuratamente descritta nella sua materialità (« un po' guasta nel suggello e negli angoli »¹), è una delle poche interamente riprodotte nel romanzo, quasi a darle maggior rilievo². Infine, la lettera viene letta ad alta voce a Carlo, provvisoriamente cieco, dall'ormai maturo Lucilio Vianello e poi riletta dal primogenito del protagonista, il giovane Luciano, a suggerire un « passaggio generazionale »³. Ecco il testo della lettera :

Carlo, fratel mio.

La Grecia mi voleva e m'ebbe finalmente ; credetti appartenere un tempo pel sangue de' miei genitori ; ma poichè non era vero, la natura mi rilegò a lei per mezzo del marito e dei figliuoli. Ecco ch'io ho diviso il mio cuore fra le due patrie più grandi e sventurate che uomo mai possa sortire nascendo. Nulla ti dirò della mia salute che vacillò piucchè mai dopo la partenza di Spiro e che si rimise allora soltanto quando pensai che rafforzata mi avrebbe servito a raggiungerlo. Appena dunque ho potuto m'imbarcai sopra una nave Idriotta e veleggiammo verso le sacre onde⁴ dell'Egeo. Mi pareva essere la suora di carità che dopo aver assistito alle ultime ore d'un malato passa ad un altro capezzale dove la chiamano dolori più vivi sì ma forse al pari micidiali. Sai che io non sono una donna molto debole e dovresti ricordartelo per prova ; ma ti confesserò che ho pianto molto durante il tragitto. A Corfù s'imbarcarono parecchi Italiani fuggiti da Napoli e dal Piemonte che si proponevano di versar per la Grecia il sangue che non avean potuto spargere per la propria patria⁵. Io piangeva ti dico come una buona Veneziana ; fu soltanto al toccare il suolo della Laconia che mi sentii ruggir nel cuore lo spirito delle antiche Spartane. Qui le donne sono le compagne degli uomini non le ministre dei loro piaceri. La moglie e la sorella di Tzavellas precipitavano dalle rupi di Suli sassi e macigni sulle cervici dei Musulmani cantando inni di trionfo. Alla bandiera di Costanza Zacarias accorrono le donne di Sparta, armate d'aste e di spada. Maurogenia

1 NIEVO Ippolito, *Le confessioni d'un Italiano*, op. cit., p.1294.

2 Sulle strategie di inclusione parziale o totale delle lettere nelle *Confessioni* e in particolare sulla possibilità di analizzare la lettera di Aglaura in base all'esperienza nieviana di lettere aperte e controllate, cf. GARAU Sara, «L'ho ancora fra le mie cose più care». *Lettere nelle Confessioni d'un Italiano*, «Bollettino di italianistica», n.s., a. v, n. 2, 2008, p.25-43, soprattutto p.36. Il saggio di Sara Garau è poi stato ripreso e ampliato con il titolo «*Eccovelo trascritto*» : *lettere e documenti*, in EADEM, «*A cavalcione di questi due secoli*». *Cultura riflessa nelle Confessioni d'un Italiano e in altri scritti di Ippolito Nievo*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 2010, p.3-28.

3 GIULIO Rosa, *Nievo : il «romanzo ellenico» delle Confessioni*, op. cit., p.296. Si vedano anche le pagine 304-305.

4 L'espressione viene interpretata da Rosa Giulio (*ibid.*, p.299) come richiamo intertestuale alle «sacre sponde» del sonetto foscoliano *A Zacinto*.

5 Qui il concetto di trasferimento di patriottismo che abbiamo evocato in introduzione trova la sua più chiara formulazione romanzesca.

di Mirone¹ corre i mari con un vascello, solleva l'Eubea e promette la mano di sposa a chi vendicherà sugli Ottomani il supplizio di suo padre. La moglie di Canaris a chi le disse che aveva per marito un prode, rispose : Se non fosse, l'avrei sposato ? – Così, o Carlo, le nazioni risorgono.

Giunta appena, trovai mio figlio Demetrio che tornava colle navi di Canaris dallo aver abbruciato a Tenedo la flotta Turca. Colà le flotte Cristiane d'Europa stavano contro di noi ; la croce alleata della mezzaluna contro la croce ! Dio disperda gli infedeli e i rinnegati prima di loro. Demetrio aveva abbrustolita una guancia e mezzo il petto dalle fiamme della pece ; ma il mio cuore materno lo riconobbe ; egli ebbe fra le mie braccia la ricompensa degli eroi, la gloria di veder insuperbire a diritto la madre. Spiro e Teodoro chiusi in Argo con Ipsilanti attendevano a frenare il torrente dei Turchi mentre Colocotroni e Niceta tagliavano loro la ritirata alle spalle coll'insurrezione dei montanari.

Oh Carlo ! fu un bel giorno quello in cui tutti quattro ci riabbracciammo là sulle soglie quasi del Peloponneso libero affatto da' suoi nemici. Si affortificava Missolungi, Napoli di Romania era nostro. La marina aveva un porto, il governo una rocca, e la Grecia trionfa al pari della barbara tirannia di Costantinopoli che della venale inimicizia delle flotte Cristiane. Omai qualunque nave porti ai Turchi armi viveri munizioni sarà passata per le armi ; la barbarie otterrà forse quello che non ottennero gloria eroismo sventura.

Qui ogni interesse privato scomparisce affatto e si confonde al comune. Si possiede quello che non abbisogna alla patria, e lo si serba a lei pei bisogni della domane ; si gode de' suoi trionfi, si soffre de' suoi dolori. Perciò non ti parlo in particolare di noi. Basterà dirti che ad onta delle fatiche io non peggioro nella salute e che Spiro guarisce delle ferite guadagnate sulle mura di Argo. Teodoro ha combattuto come un leone ; tutti lo citano e lo additano per esempio ; ma un'egida divina lo protesse e non ebbe la minima scalfittura. Quand'io passeggi per le strade d'Atene ove abitiamo in questo momento di tregua ed ho uno per parte i miei due figliuoli abbronziti dal sole del campo e dal fuoco delle battaglie, mi sembra che il secolo di Leonida non sia ancora passato. Spiro parla sovente di te anch'esso, e mi dice di pregarti che tu mandi in Grecia uno o ambidue i tuoi figli se vuoi farne degli uomini. Qui un ragazzo di sedici anni non è più un giovinetto ma un nemico dei Turchi che può avvicinarsi a nuoto ad un loro legno ed incendiarlo. Mandaci, mandaci il tuo Luciano, ed anche se vuoi Donato. Persuadi l'Aquilina che vivere senz'anima non è vivere ; e che morire per una causa santa e sublime deve sembrare una sorte invidiabile alle madri Cristiane. Jeri fu la seconda radunanza dei deputati della Grecia fra i cedri dell'Astros. Ipsilanti, Ulisse, Maurocordato, Colocotroni ! ... Son nomi d'eroi che fanno dimenticare Milziade, Aristide, Cimone e gli altri antichi di cui la memoria rivive qui nelle opere dei pronipoti. Io lo ripeto,

¹ Come evidenziò Simone Casini, l'italiano *Mirone* è un lapsus per *Micone*, cioè l'isola di Mykonos (NIEVO Ippolito, *Le confessioni d'un Italiano*, op. cit., p.1297, nota 126).

Carlo – bada a tua sorella che non può darti un consiglio snaturato. Mandaci i tuoi figli : per essere buoni Italiani converrà si facciano un pochettino Greci ; e allora vedremo quello che non si vide finora. [...]

Addio, mio Carlo ! ... Bada a star forte nelle tue infermità e se ti permettono un viaggio vieni anche tu fra noi ! ... Oh che bel sogno... Vieni, che sarai benedetto da tutti quelli che ti amano ! ...¹

Non vi è nulla di particolarmente originale nel contenuto informativo di questa lettera, che spesso trapianta di peso elementi presi dall'opera di Cantù. L'accumularsi di aneddoti collettivi o familiari, la retorica altisonante del patriottismo, attraverso il paragone tra l'eroismo delle donne greche di oggi e il coraggio delle Spartane, sfoggia tutti gli strumenti della persuasione e dell'emozione per convincere Carlo a recarsi in Grecia o perlomeno a mandare i suoi figli ad ingrossare le fila dei filelleni europei. La novità più eclatante, ovviamente, – e che ci limitiamo a sottolineare senza ulteriori sviluppi per non andar fuori tema – sta nell'assunzione di un punto di vista femminile che, senza abbandonare i concetti di fedeltà coniugale e di amore materno ma ridefinendoli, rivendica di fronte agli uomini uguale diritto all'eroismo. Quello che qui preme evidenziare, è l'affermazione della necessità di un passaggio per la Grecia allo scopo di fondare l'italianità (« Mandaci i tuoi figli : per essere buoni Italiani converrà si facciano un pochettino Greci ») : la partecipazione alla rivoluzione greca appare come un rito iniziatico virile, che diventa catalizzatore di identità nazionale appunto perché si svolge sul suolo greco, carico di ricordi storici e mitologici che legano la sorte italiana a quella greca. Considerata isolatamente, questa lettera potrebbe presentarsi come il semplice riciclaggio di un sapere di seconda mano utile soprattutto a scandire lo sviluppo cronologico dell'azione con il richiamo di qualche episodio storico prestigioso. La lettera di Aglaura contiene altresì un invito implicito, per il lettore dell'Ottocento, a interpretare le lotte risorgimentali degli anni '50 alla luce di un passato ancora abbastanza recente, passato a sua volta presentato come il prolungamento ideale di un'antichità più gloriosa : si tratta di celebrare la forza d'azione del popolo nel conquistare autonomamente la propria libertà². E ovviamente il parallelismo tra Italia e Grecia – parallelismo e non simmetria, giacché Nievo tende a valorizzare e anzi ad

1 *Ibidem*, p.1295-1301.

2 In questa prospettiva, anche gli anacronismi del romanzo sono particolarmente sapienti : nel capitolo XIX, il narratore allude alla divergenza di opinione tra Spiro e suo padre (divergenza quindi insieme ideologica e generazionale), quest'ultimo essendo favorevole all'aiuto del pascià di Giannina, Ali Tebelen, che si manifestò solo nel 1820. L'anticipazione cronologica agli anni 1810 (già sottolineata da Simone Casini in NIEVO Ippolito, *Le confessioni d'un Italiano*, *op. cit.*, p.1199, nota 134) è quindi funzionale all'opposizione, valida anche per l'indipendenza italiana, tra azione popolare e soluzione diplomatica. Su questo punto, cf. GIULIO ROSA, *Nievo : il «romanzo ellenico» delle Confessioni*, *op. cit.*, p.283.

idealizzare la solidarietà del popolo greco rispetto alle discordie italiane – era stato abbozzato a più riprese prima della lettera di Aglaura¹.

Tuttavia – e sempre limitandoci alla costruzione nel romanzo di una tematica greca –, le cose sono un po' più complicate, prima di tutto a monte di questa lettera. Come ben si sa, Carlo, bastardo picaresco, finisce col ritrovare suo padre, un mercante veneziano arricchitosi in Oriente e descritto come mezzo turco e mezzo cristiano. Quest'ultimo, deciso dopo la caduta della Repubblica di Venezia a tornare a Costantinopoli, affida suo figlio, moralmente e materialmente, a una famiglia di mercanti greci stabiliti nel quartiere di San Zaccaria a Venezia². Ora Carlo subisce l'immediato fascino della famiglia Apostulos³, composta di un padre baffuto e taciturno, di una vecchia madre occupata a leggere la vita dei santi, ma anche e soprattutto di un figlio, Spiridione, « [g]rande e svelto di statura, con un profilo greco moderno arditissimo, un colore piucchè olivastro, e due occhi fulminei »⁴. A questo giovanotto si aggiunge ovviamente la sorella, Aglaura, « una vaga fanciulla vestita di bruni colori, tutta leggiadria, tutta greca dalle radici dei capelli fino ai petulanti coturni Mainotti »⁵, descrizione che acquisirà ulteriormente un sapore

- 1 Ad esempio : «Di là dal mare rispondeva la Grecia, meno avanzata in civiltà, ma più matura all'indipendenza per consentimento del popolo e per armonia d'opinioni» (NIEVO Ippolito, *Le confessioni d'un Italiano*, op. cit., p.1247). In ambito non accademico, il recente saggio di Yves Panafieu (*De l'aube au crépuscule. Reflets prismatiques de l'histoire dans les Confessions d'un Italien (Ippolito Nievo) et Le Désert des Tartares (Dino Buzzati)*, Liancourt-Saint-Pierre, YP Éditions, 2010) sostiene la tesi di un romanzo «ottimista», portatore di una «morale della speranza» (p.88), nel quale verrebbe proposta la sintesi etico-politica di «una Storia multiforme, contemporaneamente veneziana, milanese, romana, genovese, francese, greca e brasiliana, ma univoca» (p.94-95). Se è innegabile che Nievo propone una visione dinamica della storia, ci sembra invece che il romanzo non azzeri mai le specificità nazionali e, anche quando suggerisce confronti e possibili modelli d'indipendenza da imitare, non porti mai ad un racconto «univoco». Per quanto riguarda invece l'ottimismo delle *Confessioni*, concetto che ci sembra decisamente poco convincente per la fine del romanzo, segnata da perplessità e delusioni, cf. *infra*.
- 2 GIULIO ROSA (*Nievo : il «romanzo ellenico» delle Confessioni*, op. cit., p.275) ricorda che l'espressione «casa Apostulos» indica non un'abitazione privata, bensì una casa commerciale. Nievo – grazie alla mediazione di Cantù – si basa su una realtà sociale ed economica, giacché la presenza di mercanti greci a Venezia è fenomeno ben documentato (cf. TROVATO Stefano, *Greci di Venezia nell'Ottocento : un'introduzione*, in Niccolò Tommaseo e il suo mondo. Patrie e nazioni, op. cit., p.95-103).
- 3 Molto evidentemente, il cognome predispone la famiglia alle missioni generose ! Così come Aglaura è destinata dall'onomastica a brillare per il fulgore della sua beltà e del suo coraggio. Sui nomi dei personaggi greci ma anche sull'isotopia romanzesca della fratellanza – o più precisamente della “sorellanza” insieme reale e simbolica –, cf. CHAARANI-LESOURD Elsa, *Ippolito Nievo et le roman kaléidoscope*, Dossier pour l'habilitation à diriger les recherches préparé sous la direction du Professeur Bruno Toppan, Université de Nancy 2, 2003, p.637-676.
- 4 NIEVO Ippolito, *Le confessioni d'un Italiano*, op. cit., p.838.
- 5 *Ibid.*, p.862. Giustamente Rosa Giulio (*Nievo : il «romanzo ellenico» delle Confessioni*, op. cit., p.276) sottolinea l'importanza dell'aggettivo «Mainotti» che potrebbe introdurre un'allusione politico-ideologica nella misura in cui la Maina, una regione della Morea nel Peloponneso, si distinse per la bravura dei suoi combattenti contro gli Ottomani.

particolare appunto perché Aglaura, nonostante i « petulanti coturni », non è affatto « tutta greca ». Ma per ora viene delineato il quadro oleografico della perfetta famiglia greca, stereotipo dopo stereotipo¹. Poco dopo l'incontro con gli Apostulos, Carlo, sospettato dalla polizia austriaca di essere un cospiratore, è costretto a fuggire Venezia travestito da greco con un costume ovviamente prestato dagli Apostulos. Arrivato a Padova, Carlo si sente osservato e pedinato da un misterioso personaggio che poi scoprirà essere Aglaura, che lo ha seguito non per amore, come egli crede all'inizio, ma per sottrarsi alla vigilanza di suo fratello, giacché ha intenzione di raggiungere il fidanzato in esilio a Milano, dopo averlo spronato a partecipare ai moti politici. Carlo decide di adattarsi a questa presenza femminile, insieme deliziosa e ingombrante. In ogni circostanza, Aglaura dà prova del suo carattere « greco », della sua indole indipendente, ombrosa, audace, appassionata. Per mesi Carlo convive dunque con quella che tutti chiamano « la bella Greca », fino al giorno in cui vengono raggiunti da Spiro, impazzito per la disperazione e la gelosia. Il giovane Apostulos finisce col confessare un terribile segreto : Aglaura altra non è che la sorella di Carlo, affidata sin dalla nascita alla famiglia Apostulos ! In altri termini, la bella Greca è del tutto veneziana. Questa rivelazione scioglie la situazione, permettendo anche il rapido matrimonio di Aglaura e Spiro. Riprendendo gli schemi consueti della commedia (il travestimento, il *qui pro quo*, il pericolo dell'incesto scansato in tempo, l'agnizione, il matrimonio risolutivo, ecc.), Nievo prepara con grande abilità la tematica filellenica del romanzo, suggerendo la specularità delle identità nazionali : il patriota *italiano*, travestito da *greco*, è inseguito da una giovane *greca* che gli chiede aiuto. Egli accetta prima di scoprire che la greca, in realtà, è italiana ed in più è sua *sorella*. In altri termini, il filelleno potenziale scopre che la Grecia e l'Italia sono strettamente apparentate e si possono addirittura confondere²... Il riferimento all'impegno italiano in Grecia viene dunque preparato sul piano metaforico molto prima del capitolo in cui verrà affrontata esplicitamente la questione del filellenismo storico : imbroglio fa-

1 Rosa Giulio (*Nievo : il «romanzo ellenico» delle Confessioni, op. cit., p.276*) preferisce parlare di ritratti «idealizzati» e interpreta la figura di Aglaura come l'incarnazione moderna della *kalokagathia*, ma ci sembra che la descrizione, spesso tautologica (i greci sembrano proprio greci), si possa ricondurre – come tanti riferimenti alla cultura classica – alla strategia del *luogo comune* spesso sfruttata da Nievo. Su questo problema, ci permettiamo di rimandare a GENDRAT-CLAUDEL Aurélie, *Nievo et ses classiques : poétique du lieu commun*, in *Réinventer les classiques, textes réunis et présentés par P.-C. Buffaria et P.Grossi*, Paris, Istituto Italiano di Cultura, «Cahiers de l'Hôtel de Galliffet», 2010, p.79-94.

2 Divertente, tra l'altro, la rivelazione dei legami di parentela presente già nel discorso introduttivo del padre di Carlino quando indirizza il figlio alla famiglia Apostulos : «Troverai ottima gente, generosa e leale : un vecchio [...] che sarà per te *un altro me stesso* ; un giovane appena reduce dalla Grecia che ne compera venti dei nostri Veneziani ; una giovinetta che tu amerai *come una sorella* ; una mamma che ti amerà *come mamma*» (Ippolito Nievo, *Le confessioni d'un Italiano, op. cit., p.835*). Nel gioco delle similitudini codificate viene già svelata l'identità di Aglaura, che sarà come una sorella... appunto perché è una sorella.